

Dampierre de La Salle  
Le bienfait rendu

P  
1972  
L18B5







157 Danc...  
D1665b L E

BIENFAIT RENDU,

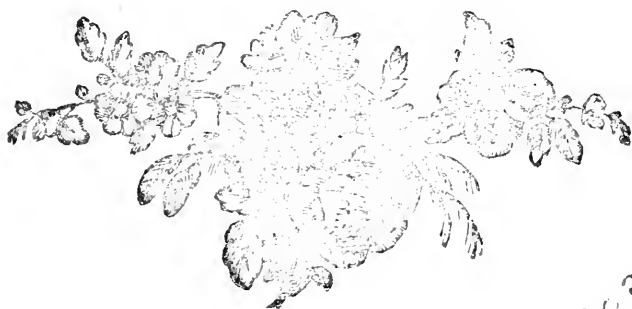
O U

LE NÉGOCIANT,

COMÉDIE

En cinq Actes & en Vers,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre  
Français, le 18 Avril 1773.



A P A R I S,

Chez PRAULT le jeune, Libraire, Quai de Conti;  
vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

---

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi

390236  
21.3.41



## A C T E U R S.

LECOMTE DE BRUYANCOURT.

LA COMTESSE.

ANGELIQUE, fille du Comte & de la Comtesse.

LE CHEVALIER , frere d'Angélique.

JULIE , amie d'Angélique.

LISIMON , pere de Julie.

VERVILLE, Commerçant destiné à Angélique.

ORGON , Oncle de Verville.

DUBOIS , Valet de Chambre du Comte.

UN LAQUAIS du Comte.

JASMIN , Valet de Verville.

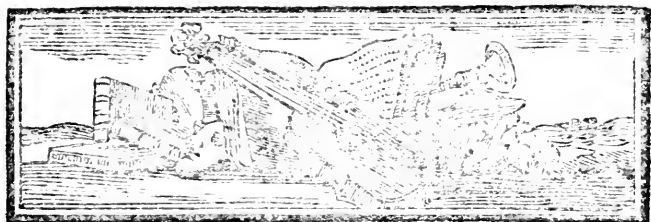
UN NOTAIRE.

PQ

1972

D18B5

*La Scene est à Paris chez le Comte.*



# LE BIENFAIT RENDU

OU

## LE NÉGOCIANT ,

## COMEDIE.



### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

VERVILLE, JASMIN.

JASMIN.

**N**ON, je n'ai rien appris ; cependant je puis dire  
 Que je n'ai rien omis , Monsieur, pour m'en instruire  
 Je suis jusqu'à Bordeaux retourné sur mes pas ;  
 Cherchant par-tout des yeux , enfin ne passant pas  
 Le plus petit buisson sans regarder derrière.  
 Tout ce que j'ai trouvé , maison , hameau , chaumière ,  
 A subi l'examen. Je me fais enquête  
 Sur-tout dans les endroits où nous avons gité ;  
 Et là , je demandois , frappant à chaque porte ,  
 Un porte-feuille fait de telle & telle sorte ,  
 Raisonnablement gros , où dessus est écrit ,  
 C'est à Monsieur Verville ; & par-tout l'on m'a dit  
 N'en avoir jamais eu la moindre connoissance.  
 Mais quoi ! vous m'écoutez avec indifférence ?

A ij

# 4 LE BIENFAIT RENDU;

V E R V I L L E *riant.*

Il est vrai, mon enfant, car mon heureux destin  
M'a tout fait retrouver.

J A S M I N *transporté de joie.*

Tout de bon ?

V E R V I L L E.

Oui, Jasmin.

*Il lui donne une bourse.*

J A S M I N.

Quel bonheur ! me voilà délassé du voyage.

Vous faites de vos biens, Monsieur, si bon usage,

Que de vous en priver le Ciel eût très-mal fait.

Faisons trêve à nos pleurs : mais sans être indiscret,

Pourrais-je vous prier de m'apprendre au plus vite

Comment ces chers billets sont revenus au gîte ?

V E R V I L L E.

Tu fais, Jasmin, qu'à peine arrivé dans ces lieux,

J'appergus mon malheur. Dans mon désordre affreux,

Je te fis repartir sans beaucoup d'assurance

Que l'on pût retrouver, contre toute espérance,

Un porte-feuille plein de billets au Porteur.

Je le fis afficher, publier. Ma douleur

Ne me permettant pas ici de me produire,

Dans l'Auberge où d'abord je m'étois fait conduire,

Je restai quelques jours dans l'horrible tourment,

Où l'on est quand on perd tout dans le même instant.

Enfin, un beau matin, un homme respectable,

M'est venu rapporter ce bien considérable ;

Je voulus m'acquitter envers mon bienfaiteur ;

Mais après avoir mis le comble à mon bonheur,

Ce Vieillard généreux pousse la modestie

Jusqu'à cacher son nom.

J A S M I N.

C'est une duperie :

Et si jamais j'en trouve autant sur mon chemin,

Je ne prendrai pas tout ; mais rendre tout — enfin,

Cet homme a très-bien fait ; mais dites, mon cher Maître,

Vous vous êtes sans doute aussi-tôt fait connoître

A la Divinité, dont un hymen prochain,

Doit à vos jours heureux attacher le destin ?

En êtes-vous content, & votre ame charmée

A-t-elle reconnu ce que la renommée

Vous en avoit appris ? Là — faites son portrait :

Je vais moi-même ici la peindre trait pour trait.

Je vois déjà des yeux — quels yeux ! Je vois les graces

S'empresse à courir, à voler sur ses traces :

Un teint. — Mais allez donc, ferai-je tous les frais

Du Tableau de quelqu'un que je ne vis jamais ?



COMEDIE.

5

VERVILLE.

Tout aussi-bien que moi, Jamin, tu peux le faire.

JAMIN.

Oh diantre, ce froid là ne fait pas mon affaire !

Il me donne à penser, Monsieur, que mon pinceau  
Flattoit votre Angélique & la peignoit en beau.

VERVILLE.

Ma foi, je n'en fais rien : elle m'est inconnue.

JAMIN.

Comment, depuis un mois, vous ne l'avez pas vue !

VERVILLE.

Non, Jamin, cependant à Monsieur Bruyancour

J'ai pris soin de me faire annoncer chaque jour ;

Mais jusqu'à ce moment, il a su se défendre

Par mille raisons —

JAMIN.

Quoi, de recevoir son gendre ?

Il n'est point de raison qui puisse l'excuser.

VERVILLE.

Sans doute, j'aurois lieu de m'en formaliser.

Si peu d'empressement est de mauvaise augure ;

Et je ne sens que trop ce que j'en dois conclure.

Enfin, par un billet, l'on m'a fait avertir

Qu'à les voir aujourd'hui je pourrois parvenir ;

Et dans ce cabinet où je perds patience,

Depuis une heure au moins j'attends mon audience.

JAMIN.

Ah, le maudit projet ! Ces Seigneurs importants,  
Nous voyent trop petits, ou se voyent trop grands.

Nous prendrons pour leur plaire une inutile peine.

Et je voudrois qu'Orgon eût la fièvre quartaine

Du jour qu'à ce Vieillard l'orgueil a suscité

D'être allié par vous à gens de qualité.

VERVILLE.

Tu fais que peu flatté de cet honneur frivole,

J'ai balancé long-temps à donner ma parole ;

Mais Orgon l'exigeoit, & de lui je tiens tout ;

Devois-je le brusquer & le pousser à bout ?

Dans l'état médiocre où le sort m'a fait naître,

Sans lui, sans ses secours, je me verrois peut-être. —

Il a de mon bonheur jetté les fondements.

Les peines, le travail & les événements

N'ont fait que cultiver, au gré de mon attente,

Ce que sema jadis cette main bienfaisante.

Par-là, sur mon esprit, il s'est acquis les droits

D'un véritable pere, & me dicte des loix.

Mais si, pour cet hymen, je me fais violence. —

S C E N E I I.

LE CHEVALIER, VERVILLE, JASMIN,

LE CHEVALIER à part.

C'Est lui ; je le devine à son air emprunté.  
Que cette espèce est loin des gens de qualité !

[ à Verville. ]

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on appelle Verville ?

V E R V I L L E.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qui venez, dit-on, dans cette Ville  
Pour épouser ma sœur ?

V E R V I L L E.

De cet engagement

Nos parents ont, Monsieur, conclu l'arrangement.  
Je viens l'exécuter.

LE CHEVALIER.

On pourroit, sans miracle,  
A de semblables nœuds opposer quelque obstacle.  
Quant à moi, je les trouve au plus mal assortis :  
Et j'ai promis ma sœur à l'un de mes amis ;  
Un homme dont l'état, & sur-tout la naissance,  
Doivent faire entre vous cesser la concurrence ;  
Et si vous désirez en cela m'obliger,  
Quand vous verrez mon père il faut vous dégager.

V E R V I L L E.

De cet avis, Monsieur, je pourrois faire usage :  
Mon oncle sans le mien, trahit ce mariage :  
Et si pour faire un choix, il m'avoit consulté,  
J'eusse écouté mon goût, & non sa vanité.  
Je blâme comme vous cet orgueil où se livre  
Un homme tout nouveau que la fortune enivre,  
Et qui, souvent, achète au prix de son bonheur,  
D'un éclat emprunté l'avantage imposteur.  
J'ai donc contre mon gré, par pure déférence,  
Souffert à contracter une telle alliance ;  
Mais maintenant, Monsieur, un autre sentiment  
Malgré ma résistance en ordonne autrement.  
Oui, de ces nœuds brillants mon âme peu flattée,

Par votre procédé se trouve revoltée ;  
Loin de m'humilier , votre ton absolu  
Vient de déterminer mon cœur irrésolu ;  
Et je ne ferai voir à Monsieur votre père  
Que mon empressement à terminer l'affaire.

LE CHEVALIER.

Ah peste ! Mons Verville ici fait le mauvais ,  
Et prétend , malgré moi , poursuivre ses projets.  
L'entreprise est hardie , & je m'apprête à rire  
Très-fort ; en attendant il est bon de l'instruire  
Que , puisqu'il m'y contraint , je vais tout de ce pas  
Faire dans ma famille un assez beau fracas.  
Je voulois lui sauver un affront qu'il s'apprête ,  
Et lui faciliter une retraite honnête :  
Mais puisque dans l'éclat il trouve plus d'attraits ,  
[ *Il sort.* ]  
D'un congé bien en forme on fera tous les frais.

## S C E N E I I I.

VERVILLE, JASMIN.

VERVILLE.

J E ne retiens qu'à peine une juste colère.

J A S M I N.

Ma foi , si de la sœur on juge par le frère ,  
Ce seroit , mon cher maître , assez mal vous venger ;  
Que d'achever l'hymen pour le faire enrager.  
Et bientôt. —

VERVILLE.

Va , Jasmin , frapper à cette porte.

J A S M I N.

Mais je crains. —

VERVILLE.

Que crains-tu ?

J A S M I N *frappant.*

Mais , Monsieur —

VERVILLE.

Il n'importe !

J A S M I N.

Allons ; mais vous pouvez , Monsieur , vous contenter ,  
Et sans mon ministère ici vous présenter.

SCENE IV.

LE COMTE, VERVILLE, DUBOIS,  
J A S M I N, plusieurs Laquais.

V E R V I L L E, à *Jasmin*.

R Etire-toi —

(*au Comte.*)

Moniteur, permettez que Verville —  
L E C O M T E.

Bon jour; mon cher Monsieur. Depuis quand dans la Ville ?  
Comment va le vieil oncle ? On m'a dit qu'à présent  
Son grand âge le fait déraisonner souvent.

Je n'en suis pas surpris : dès son dernier voyage  
Il ne me paroît quelquefois pas trop sage.  
Il vous aime beaucoup ; & ses vœux les plus doux  
Seroient de faire un jour quelque chose de vous :  
Mais l'exécution de ce dessein louable  
Me paroît, entre nous, assez impraticable.

Je fais que vous avez du bien, & qu'à sa mort  
Vous y réunirez son ample coffre fort.

On vous accorde aussi des talents, du mérite,  
Et vous avez fait voir une bonne conduite :  
Tout cela vaut son prix, j'en conviens ; cependant,  
A quoi parviendrez-vous avec tout votre argent ?

Que peut-on espérer sans état, sans naissance.  
L'honneur de végéter dans sa triste opulence :  
Quant à moi, si du sort le sinistre ascendant  
M'avoit, ainsi que vous, fait naître commerçant ;  
Je me garderois bien de franchir l'intervale  
Qui m'auroit séparé d'avec la capitale,  
Et ne quitterois point mon tripot de facteur,  
Pour venir à Paris trancher du grand Seigneur.

V E R V I L L E.

Un si bizarre accueil a lieu de me confondre :  
Je m'avoue interdit, & ne fais que répondre.  
Ne pouviez-vous, Monsieur, retirer votre foi,  
Sans chercher des détours superflus avec moi ?  
Je fais que les honneurs, le rang & la naissance,  
N'ont point de mes aïeux illustré l'existence ;  
Et satisfait de vivre & de mourir comme eux,  
Je ne desirer point un sort plus rigoureux.  
Mais moins j'ambitionne un éclat inutile,

moins

Moins de m'humilier le moyen est facile.  
 Du desir des grandeurs si je connois l'écueil,  
 Je n'ai point abjuré toute espece d'orgueil,  
 Et celui qui m'anime est plus noble, peut-être,  
 Que celui d'un état où le hazard fait naître.  
 Mais, Monsieur terminons des discours fatiguants.  
 Je venois, en vertu de vos engagemens,  
 Et flatté de l'honneur d'une illustre alliance,  
 De mon oncle remplir la plus chere espérance,  
 Vous changez de dessein, il en faut convenir.  
 Donner une parole & ne pas la tenir,  
 Et sur-tout vis à-vis d'un homme de ma sphere,  
 Pour quelqu'un comme vous ce n'est pas une affaire;  
 Et je veux près d'Orgon moi-même être chargé  
 De briser le lien qui vous tient engagé.

## L E C O M T E.

Oui; je l'avois promis: mais rendez-moi justice.  
 Si je romps, ce n'est pas tout-à-fait par caprice.  
 Je crains que l'on ne trouve aussi trop singulier  
 De voir les Bruyancourt avec vous s'allier;  
 Et pour vous parler franc, Madame la Comtesse,  
 Tous nos parents, mon fils, me taxent de foiblesse;  
 Leurs reproches me font sans cesse appercevoir  
 Ma fille & ses enfants assis en un comptoir.  
 Tandis que si je veux choisir un autre gendre,  
 Aux places de la Cour elle pourra prétendre,  
 Et transmettre avec gloire à nos derniers neveux  
 L'honneur de ne compter que d'illustres aïeux.  
 Elle aura, j'en conviens, moins d'argent, moins d'aisance;  
 Mais est-ce là le bien que l'on recherche en France?  
 N'en a-t-on pas assez pour aller jusqu'au bout?  
 Les dignités, le rang nous tiennent lieu de tout.  
 Le crédit que l'état d'un grand Seigneur procure;  
 De vos correspondants vaut bien la signature;  
 Et je vois tous les jours Marchands & Financiers.  
 Se disputer l'honneur d'être nos créanciers.

## V E R V I L L E.

Mais n'est-il pas honteux pour un homme qui pense;  
 D'asseoir ses revenus sur cette complaisance?

## L E C O M T E.

Vieux principe qu'ici l'on ne reconnoît plus:  
 Un abus général cesse d'être un abus.  
 Je n'aurois pas, je crois, amené cette mode;  
 Mais comme elle est reçue, & de plus fort commode;  
 Loin de vouloir ici m'ériger en Caton,  
 Du grand nombre j'adopte & les mœurs & le ton.  
 Au demeurant, mon cher, par l'hymen de ma fille;

16 *LE BIENFAIT RENDU,*

Je vous aurois sans peine admis dans ma famille ;  
 Mais je le dis encor , je n'ai pu résister  
 À toutes les raisons qu'on a su m'objecter.  
 Je vous rends en cela peut-être un bon office ;  
 Car , pour vivre content , il faut qu'on s'affortisse.  
 Les femmes , plus que nous , ont l'esprit entêté  
 De la splendeur du rang des gens de qualité :  
 On ne les y voit point renoncer sans murmure ,  
 Et leur fort avili leur paroît une injure ,  
 Dont l'époux méprisé , malgré tous ses égards ,  
 Ne peut un seul instant distraire leurs regards.

V E R V I L L E.

Ne croyez pas , Monsieur , que mon ame enivrée  
 Se soit à ce dessein aveuglement livrée.  
 Non ; ces réflexions ne m'ont point échappé.  
 J'aurois voulu qu'Orgon en fût aussi frappé :  
 Mais comme il est jaloux des choses qu'il desire ,  
 À ce projet bizarre il a fallu souscrire ,  
 Et lui sacrifier le juste éloignement  
 Que je sentoís en moi pour cet engagement.

L E C O M T E.

Je suis ravi , mon cher , de vous trouver si sage.  
 Je craignois qu'insistant sur votre mariage ,  
 Le vieil oncle n'eût pris un travers contre moi ,  
 Que je mérite un peu par mon manque de foi.  
 Mais , puisque vous pensez comme je le desire ,  
 Il faut que vous m'aidiez vous-même à me dédire.  
 Orgon n'est point venu ; sa goutte , Dieu merci ,  
 A ce qu'il m'a mandé , l'arrête loin d'ici.  
 Il m'embarasseroit ; j'aurois , en sa présence ,  
 Une peine infinie à faire résistance.  
 Vous & moi , de concert , imaginons comment  
 Lui faire digérer ce petit changement.  
 Du mépris , s'il se peut , éloignons l'apparence ;  
 Car j'ai si peu dessein de lui faire une offense ,  
 Que , si je ne craignois d'être trop compromis ,  
 Peut-être je tiendrois tout ce que j'ai promis.

V E R V I L L E , à part.

Il me faut , malgré moi , dévorer cet outrage.

## S C E N E V.

LE COMTE, VERVILLE, DUBOIS.

DUBOIS, *au Comte.*

**J**E vous cherchois, Monsieur; venez voir beau tapage :  
 Un fort drole de corps vient d'arriver céans ;  
 C'est un de vos amis, sans doute, & dès long-temps ;  
 Car il est familier autant qu'on puisse l'être ;  
 Dans toute la maison il fait déjà le maître.  
 Comme en chemin il a gagné de l'appétit,  
 En descendant de chaise il a dit qu'on servit.  
 Il entre dans la salle, & dans une bergere  
 Tout poudreux il s'étend d'une brusque maniere ;  
 Puis un moment après il tire le cordon :  
 Un Laquais vient. Ami, lui dit-il, ( sur ce ton )  
 Le Comte est-il ici ? Que l'on aille lui dire —  
 Tous tant que nous étions nous nous mourions de rire :  
 Car, Monsieur ; sa figure est une chose à voir.  
 Bref, il veut vous parler.

L E C O M T E.

Mais ne peut-on savoir —

Son nom ?

## S C E N E V I.

LE COMTE, VERVILLE, DUBOIS, JASMIN.

J A S M I N, *à Verville.*

**M**onsieur Orgon, malgré l'accès de goutte,  
 Vient d'arriver, Monsieur.

V E R V I L L E.

Mon oncle !

L E C O M T E.

Oui, sans doute.

Au portrait, j'aurois dû plutôt le deviner.

*( à Verville. )*

Morbleu ! ce bourru-là va nous faire damner.

Verville, allez le voir ; je n'ai pas le courage

De soutenir l'effort du premier abordage.

Tâchez de l'amener , mais insensiblement ,  
A goûter les motifs de votre éloignement.  
Sur tout. — Ah le voici !

## S C E N E VII.

LE COMTE, VERVILLE, ORGON, DUBOIS,  
J A S M I N.

O R G O N.

**P** Arbleu , Monsieur le Comte ,  
Des façons de vos gens daignez me rendre compte.  
Ces saquins là , chez vous , osent me rire au nez.  
Sans ma goutte ils auroient été morigines.  
Au demeurant bon jour — Ah ! Te voilà , Verville !  
As-tu dans la maison déjà ton domicile !  
C'est bien fait. A propos , instruis-moi donc pourquoi  
Je suis un mois entier sans nouvelle de toi.

V E R V I L L E , *embarrassé.*

Vous le sarez , Monsieur ; mais souffrez que la joie  
Que j'ai de vous revoir , à vos yeux se déploie.

O R G O N.

Où da ! tu me parois extrêmement joyeux.  
Quel est donc cet accueil , & qu'avez-vous tous deux ?  
Suis-je de trop ici , Messieurs , ne vous déplaît-  
Vous n'avez qu'à parler , & je remonte en chaise.

( *au Comte.* )

Vous savez bien , Monsieur l'homme de qualité ,  
Que je n'aime pas trop les airs de dignité.

( *à Verville.* )

Quant à toi , ce grand ton me semble un peu précoce ,  
Il m'étonneroit moins peut-être après la nôce :  
Mais cela m'est égal. Sans doute il vous a dit  
A quel point je pestois d'être pris dans mon lit ;  
Car je n'espérois plus que ma maligne goutte  
Me laissât le pouvoir d'entreprendre la route ;  
Mais d'un peu de répi j'ai , ma foi , profité :  
Et me voilà.

L E C O M T E.

J'en suis , en honneur , enchanté.

*à part.*

*haut.*

C'est mentir comme il faut. Mais , mon cher , la voiture  
Vous aura fatigué ; venez , je vous conjure ,



Prendre un peu de repos.

O R G O N.

Ah ! je n'ai pas le temps !

Je veux d'abord aller faire les compliments ,  
Embrasser votre femme & ma nièce future ;  
Et cela seroit tant déjà , si ma figure  
Eût eu le don de plaire à Messieurs vos valets.  
Mais je n'ai jamais pu me procurer d'accès ;  
Et je pestois tout seul , quand une Demoiselle ;  
Toute jeune , & qui semble aussi sage que belle ,  
Est venue où j'étois : je n'ai point hésité  
A la croire Angélique . & j'en étois flatté ;  
Car une telle nièce étoit fort à ma guise.  
Mais , à mon grand regret , j'ai connu ma méprise,  
J'ai seulement appris qu'elle est de la maison.

L E C O M T E.

Elle y demeure.

O R G O N.

C'est une parente ?

L E C O M T E.

Non.

Angélique au Couvent en a fait son amie.

O R G O N.

Et , s'il vous plaît , comment l'appelle-t-on ?

L E C O M T E.

Julie.

Fille d'un Officier , homme de qualité ,  
Mais que le sort cruel a toujours maltraité :  
Il est sans aucun bien.

O R G O N.

J'entends. C'est grand dommage ,

Cette fille me plaît on ne peut davantage.  
Faut-il voir si souvent la misère chez ceux  
Qui méritent le plus en effet d'être heureux ?  
Allons-nous en trouver la Comtesse & sa fille ,  
( à Verville. )

Tu me présenteras à toute la famille ,  
Car tu dois à présent faire ici les honneurs.

V E R V I L L E.

Moi ! je n'ai point ce droit.

O R G O N.

Oh ! treve à tes fadeurs.

Ce cérémonial maudit me désespère.  
Vous faites des façons ; moi je n'en fais point faire.

V E R V I L L E.

Mais pour être , Monsieur , de ma main présenté ,  
Il faudroit que moi-même enfin je l'eusse été.

14      *LE BIENFAIT RENDU ;*

A ce devoir encor je n'ai pu satisfaire.

Monsieur vous le dira.

O R G O N.

Quel est donc ce mystère ?

Et, dis-moi, que fais-tu depuis un mois ici ?

V E R V I L L E.

Vous le saurez ; mais. —

O R G O N.

Ah ! Je veux être éclairci.

Ce galimatias me tracasse & m'irrite.

V E R V I L L E.

Sachez donc que voici ma première visite.

O R G O N.

Mais le diable en personne avoit donc pris le soin

De t'enchaîner exprès ici dans quelque coin ?

V E R V I L L E.

Des raisons qu'à coup sûr vous goûteriez. —

O R G O N.

Peut-être.

V E R V I L L E.

M'avoient jusqu'à présent empêché de paroître.

Depuis fort peu de jours elles n'existent plus ;

Et lorsque vous saurez. —

O R G O N.

Que de mots superflus !

Quelles sont ces raisons ? Après tout que m'importe ?

C'est quelque temps perdu : du moins faisons en sorte

De n'en plus perdre. Allons, je vais. — Nous présenter.

[ *au Comte en riant.* ]

N'est-ce pas bien dit ? Quoi ! Vous semblez hésiter !

L E C O M T E.

Point du tout.

O R G O N.

Marchons donc ; & sur-tout de la joie.

J A S M I N.

Ah ! que mal-à-propos le diable ici l'envoie !

Ce bourreau d'homme-là fera tant & si bien ,

Que mon maître sera malheureux comme un chien.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

L I S I M O N , J U L I E.

L I S I M O N.

J'En conviendrai, ma fille, oui, pour toi je regrette  
Les tranquilles douceurs d'une honnête retraite.  
Ton heureux naturel a beau me rassurer,  
L'air qu'ici l'on respire est fait pour l'altérer.  
Quoique j'aye peu vu le Comte & la Comtesse,  
Je sais qu'infatués d'une haute noblesse,  
Leur ton & leur orgueil obscurcissent l'éclat  
Que répandent sur eux leur nom & leur état.  
Leur fils, non moins atteint de la même foiblesse;  
Y joint tous les défauts de l'oïfive jeunesse.  
Pour Angélique, à toi je dois m'en rapporter;  
Et quoique ton penchant te porte à la flatter,  
Tu ne m'as point caché que dans son caractère,  
La sotte vanité sembloit héréditaire;  
Et qu'enfin les hauteurs, les dédains, les mépris;  
Souvent de ses vertus effaçoient tout le prix.  
Au pouvoir de l'exemple à toute heure exposée,  
Voilà pourtant l'école où Julie est livrée.  
Juge, ma chere enfant, si je puis sans effroi,  
Regarder tant d'écueils semés autour de toi.

J U L I E.

Non, non; ne craignez rien, & comptez sur l'usage  
Que j'ai fait des leçons du pere le plus sage.  
Instruite par vos soins dès mes plus jeunes ans,  
Je fais fuir les travers & les égarements.  
Je les vois sans danger; & de mauvais modeles  
Ne sont pour ma raison que des guides fideles,  
Qui m'offrant des objets faits pour la révolter,  
Me montrent les chemins dont je dois m'écarter.  
Au surplus, l'amitié d'Angélique m'est chere;  
Mais mon premier devoir est de vous satisfaire;

Et sans beaucoup d'effort je saurai renoncer  
 A cette liaison qui paroît vous blesser.  
 Je vais vous dire plus. Certaine conjoncture  
 Me semble encor devoir hâter cette rupture ;  
 Et mon projet étoit de vous en informer.

L I S I M O N.

Quoi donc ?

J U L I E.

Le Chevalier s'avise de m'aimer.

L I S I M O N.

De t'aimer !

J U L I E.

Ou du moins , il ose me le dire :

L I S I M O N.

Et cette passion — qu'est-ce qu'elle t'inspire ?

J U L I E.

Du mépris. Je connois trop bien le Chevalier ,  
 Et je fais le retour dont je dois le payer.  
 Mais cependant le goût frivole qui l'entraîne ,  
 Dans toute ma conduite apporte de la gêne.  
 Astreinte à compasser mes moindres actions ,  
 A peser la valeur de mes expressions ,  
 ( Sans peut-être échapper aux traits de la critique )  
 Je comptois dès ce jour prévenir Angélique ,  
 Qu'il ne me convient pas de souffrir plus long-temps  
 Des feux du Chevalier les transports offensants.  
 Mais j'ai d'abord voulu savoir votre pensée.

L I S I M O N.

Ta résolution , ma fille , est très-sensée.  
 Je ne puis qu'approuver un semblable projet ,  
 De tes bons sentiments il est l'heureux effet.  
 Ah ! que je me repens de ma condescendance !  
 Je devois écouter toute ma répugnance  
 Lorsqu'Angélique ici te voulut amener.  
 La suite étoit pour moi facile à deviner.  
 Car dans cette maison tu ne saurois te plaire.  
 Comment t'y traite-t-on ? Quel rôle y peux-tu faire ?  
 N'as-tu pas quelquefois regretté le couvent ?  
 Quand je songe à ton sort , j'imagine souvent  
 Mille choses qui font murmurer un tendresse ;  
 En un mot , il répugne à ma délicatesse  
 Que quelqu'un , qui nous est tout à fait étranger ,  
 D'une espèce d'asyle ait daigné t'honorer.

J U L I E.

Je le sens ; mais au Comte il faut rendre justice.  
 Jamais ces procédés n'ont rien dont je rougisse.  
 De mes biens on connoît la médiocrité ;

Mais

Mais le sang qui m'anime en est plus respecté.  
 Oui ; si du Chevalier l'ardeur que je déteste ,  
 Ne pouvoir pas un jour me devenir funeste ,  
 Je ne chercherois point moi même à me bannir  
 D'un séjour que d'ailleurs tout m'engage à chérir ;  
 Et , pour ne pas manquer à la reconnaissance ,  
 J'aurois même vou'u que quelque circonstance  
 M'eût offert un prétexte , un motif spécieux  
 De revoir ma retraite & de quitter ces lieux.  
 J'avois cru quelque temps qu'un prochain hyménée  
 D'Angélique bientôt changeant la destinée ,  
 Romproit sans nul éclat l'intime liaison  
 Qui fixe encore ici mon habitation ;  
 Mais cet hymen paroît difficile à conclure ,  
 Quoiqu'on l'eût regardé comme une affaire sûre.  
 Enfin , quoi qu'il en soit , soit rupture ou retard ,  
 Je ne crois plus devoir éloigner mon départ.  
 Si vous pouvez ce soir préparer ma retraite ,  
 Votre fille y fera dès demain , satisfaite  
 D'y vivre loin du monde & de n'y voir que vous.

L I S I M O N.

Oui : j'y cours de ce pas , ma fille ; qu'il m'est doux  
 De voir régner sur toi l'honneur & la décence !  
 Quel prix heureux des soins que j'eus de ton enfance !  
 C'est en vain que le sort accabla ta maison ,  
 S'il n'a pu te ravir ni vertu ni raison.  
 Adieu : je vais servir ta généreuse envie.

J U L I E.

Je croirai vous devoir le bonheur de ma vie.

## S C E N E II.

J U L I E seule.

O U I , Julie ; il faut fuir ces écueils dangereux ;  
 C'est un parti plus sûr que de lutter contre eux.  
 Un encens indiscret que le caprice allume ,  
 Sans porter jusqu'au cœur , s'exhale & se consume,  
 Mais cet encens est-il aisément rejeté ,  
 Quand par d'aimables mains il nous est présenté ?  
 Lorsque les sentiments , l'humeur , le caractère ,  
 Tout convient dans celui qui s'efforce à nous plaire ;  
 Et , qu'abjurant le ton des lâches séducteurs ,  
 L'amour respectueux sert de lustre à ses mœurs ?  
 La Nature en fait peu sur un si beau modèle ;

C

18    *LE BIENFAIT RENDU ;*  
Mais c'en seroit trop d'un ; & ma fortune est telle ,  
Que ne pouvant songer à trouver un époux ,  
Les Amants sont égaux & je dois les fuir tous.

---

### *S C E N E   I I I .*

*V E R V I L L E ,   J U L I E .*

*V E R V I L L E .*

**S**ans indiscretion oserois-je prétendre ,  
Qu'un moment sans témoins vous voulussiez m'entendre ?  
*J U L I E .*

Moi , Monsieur ! —

*V E R V I L L E .*

Ah ! daignez m'accorder cet honneur.

Le motif qui me guide a droit sur votre cœur.

A peine savez-vous qui je suis ; mais , Julie ,

D'Angélique je fais que vous êtes l'amie ;

Et si ses intérêts peuvent vous arrêter. —

*J U L I E .*

Oui sans doute , & je suis prête à vous écouter.

*V E R V I L L E .*

D'estime & de respect mon ame prévenue ,

Juge si bien de vous à la première vue ,

Que je pense devoir avec sincérité ,

Vous peindre l'embarras dont je suis agité.

Peut-être avez-vous cru qu'un brillant hyménée

Avoit su captiver ma raison étonnée.

Non ; mon oncle a tout fait. Au Comte , malgré moi ,

Il promet pour sa fille & ma main & ma foi.

*J U L I E .*

Eh bien , est-ce un malheur qui soit si redoutable ?

Je ne vous conçois point. Angélique est aimable :

Pleine d'esprit ; elle a les grâces , la beauté. —

*V E R V I L L E .*

Oui : mais n'a-t-elle pas encor plus de fierté ?

Sans décider sitôt quel est son caractère ,

J'ai tout lieu de le craindre ; & la mère & le frère ,

Le Comte , l'air enfin de toute la maison ,

Sont faits pour pervertir la plus saine raison.

De grace , pardonnez. L'excès de confiance

Me fait prendre peut-être un ton qui vous offense ;

Mais je suis excusable : en un danger pressant

Il est rare qu'on soit toujours assez prudent.

En un mot , j'ai besoin d'une clarté fidelle ;  
 Qui dirige mes pas. Daignez , Mademoiselle ,  
 De votre amie ici me tracer le portrait :  
 De cet empressement son bonheur est l'objet.  
 Peut-être que du sort le pouvoir arbitraire ,  
 La forma d'une humeur à la mienne contraire ,  
 Et que le nœud sacré dont on veut nous unir ,  
 Seroit bientôt suivi d'un commun repentir.  
 Quelle que soit alors l'extrême déférence  
 Que je dois à mon oncle en cette circonstance ,  
 Rien ne m'obligerait à former un lien  
 Qui seroit le malheur d'Angélique & le mien.

J U L I E.

Instruit de l'amitié que j'ai pour Angélique ,  
 De moi n'attendez point ce tableau véridique.  
 Je tairai ses défauts , si je les ai connus ;  
 Sinon vous jugerez par des yeux prévenus.  
 Faites mieux. Angélique ignore l'art de seindre ;  
 Et bientôt elle-même elle saura se peindre.  
 Pour juger d'après vous , attendez quelque temps.

V E R V I L L E.

Ce seroit le plus sûr sans doute , & je le sens ;  
 Mais je fais trop d'Orgon quelle est la pétulance.  
 S'il a tout renoué , je n'ai point d'espérance  
 Qu'il consente au délai. Peut-être dès demain  
 D'Angélique il faudra que j'accepte la main :  
 Ou que me dédisant au moment de conclure ,  
 Je me charge , à mon tour , du tort d'une rupture  
 Dont le Comte & mon oncle irrités justement ,  
 Me sauront mauvais gré tous deux également.  
 Maintenant que des airs de toute la famille ,  
 La bile de mon oncle avec raison pétille ,  
 Peut-être à mon avis le ferois-je accéder ,  
 Si je savois moi-même à quoi me décider.  
 Dites-moi donc , du moins , si de cet hyménée  
 Angélique sans peine attendoit la journée ;  
 Ou si de mon état son orgueil révolté. —

J U L I E.

Vous allez , sur ce point , voir ma sincérité. —  
 Angélique est dans l'âge , où ce ce qu'on nous inspire ,  
 De notre ame aisément fait usurper l'empire.  
 Elle a jusqu'à présent vu faire peu d'état  
 De ceux qui sont d'un nom & d'un rang sans éclat.  
 Enfin des préjugés d'une haute naissance  
 Son esprit est nourri dès la plus tendre enfance ;  
 Et vous devez juger que choquant sa fierté ,  
 Ce projet n'a pas dû par elle être goûté.

C ij

Mais cet éloignement ne vient pas d'elle-même,  
 Et je conçois, Monsieur, que sans effort extrême,  
 Elle peut revenir d'une semblable erreur;  
 Alors — elle feroit — je crois, votre bonheur;  
 Bonheur d'autant plus doux, qu'il feroit votre ouvrage,  
 (Elle sort.)

VERVILLE.

Vous sortez?

JULIE.

Je ne puis demeurer davantage.

VERVILLE.

Un moment.

## SCENE VI.

VERVILLE, seul.

**E**Lle fuit. O Ciel, quel embarras!  
 Le trouble où je me vois augmente à chaque pas.  
 Je ne fais, tant je vois à désirer, à craindre,  
 Si je dois obéir, ou si je dois me plaindre.  
 Puis-je avec Angélique espérer d'être heureux?  
 Non. La seule beauté n'attire point mes vœux.  
 Je desire trouver une compagne aimable,  
 Pour qui je ne sois point un objet méprisable,  
 Et qui, dans un lien fait pour notre bonheur,  
 Ne s'imagine pas trouver son déshonneur.  
 Qu'Angélique, grands Dieux, n'a-t-elle de Julie  
 La naïve douceur, la noble modestie!  
 De mon oncle bientôt secondant les projets,  
 Cet hymen deviendrait l'objet de mes souhaits.

## SCENE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE,  
 ORGON, VERVILLE.

LA COMTESSE riant & parlant au Comte,

**J**E vous dis qu'il m'amuse on ne peut davantage,  
 Mais cependant il faut finir ce badinage,  
 Et lui déclarer net. —



L E C O M T E.

Mon Dieu ! ne brusquons rien.

O R G O N.

Reprenons, s'il vous plaît, le fil de l'entretien.  
 Je disois donc qu'issu de parents ordinaires,  
 Je ne puis me vanter des honneurs de mes pères.  
 Et que tout bonnement, Commerçons comme moi,  
 Ils n'ont fait parler d'eux que par leur bonne foi ?  
 Titre qui devoit bien être en ligne de compte  
 Avant les qualités de Marquis & de Comte,  
 Mais la sottise humaine en ordonne autrement.

L A C O M T E S S E.

La sottise ! Ecoutez-le. Il seroit beau vraiment  
 Qu'on vit au même rang, sans nulle différence,  
 Marcher & gens titrés, & commerce & finance.

O R G O N.

Ne craignez rien, Madame ; allez, vous garderez  
 Ces frivoles honneurs par l'orgueil consacrés.  
 Quant à moi, je ferai consister ma noblesse  
 A me montrer exact à tenir ma promesse ;  
 A ne point m'arroger un droit humiliant  
 Sur les fors qui pourroient me prêter de l'argent ;  
 A m'affranchir sur-tout du chagrin, de la honte  
 Qu'un Huissier.—

L E C O M T E *bas à Orgon.*

Ah ! paix donc.

O R G O N.

Vous m'entendez, chez Comte.

Il est fâcheux sans doute, il en faut convenir,  
 Qu'un Seigneur de chez lui ne puisse pas sortir,  
 Sans craindre qu'un Sergent, avec sa digne escorte,  
 Au mépris de son rang, ne l'enleve à sa porte.

L E C O M T E *bas à Orgon.*

Vous voulez donc me perdre ?

O R G O N.

Oh ! que non.

L A C O M T E S S E.

Que dit-il ?

O R G O N.

Je conviens que le trait ne seroit pas civil ;  
 Mais quand on pousse à bout.—

L E C O M T E.

*à Orgon**à part.*

Epargnez-moi.— J'enrage.

V E R V I L L E *à part.*

J'imagine à la fin entendre ce langage.

O R G O N à la Comtesse.

Vous ne concevez rien, Madame, à ces propos ?

L A C O M T E S S E.

Non ; &amp; pour dire vrai , je les trouve assez fots.

O R G O N riant.

Sans doute.

L A C O M T E S S E.

Et n'y vois point quel est le mot pour rire.

O R G O N.

Vous n'avez pas la clef de ce que je veux dire ;  
 Mais le Comte , s'il veut , pourra vous mettre au fait.  
 Or sus ; revenons-en , je vous prie , au projet  
 Qui me conduit céans aussi bien que Verville.  
 J'aurois cru mon voyage à Paris inutile ;  
 Cependant il me semble , à voir l'air du bureau ,  
 Que sans moi notre hymen s'en iroit à vau-l'eau.  
 Mon nigaud de neveu vous auroit laissé faire.  
 Mais puisque ma présence étoit si nécessaire ,  
 Me voici ; concluons & prenons notre jour.

L A C O M T E S S E au Comte.

Vous voyez bien qu'il faut lui parler sans détour.

L E C O M T E.

Doucement.

O R G O N.

Aucun point , je crois ne nous arrête.

Car la dot d'Angelique étoit sûrement prête ;

Vous ne lui donnez rien.

L A C O M T E S S E.

Ne vous falloit-il pas

De grands biens joints au nom , aux talents , aux appas ?  
 C'est trop s'entretenir de cette rêverie.

Comte , daignez parler nettement , je vous prie.

Ou bien du compliment je saurai me charger.

*Elle sort.**S C E N E V I.*

L E C O M T E , O R G O N , V E R V I L L E.

O R G O N.

**E**T moi , de cet affront je saurai me venger.  
 Allons , Verville , allons , c'est trop d'impertinence.—

L E C O M T E.

Orgon , de la Comtesse excusez l'imprudence.

Je vous avoue ici, je m'y trouve obligé.  
Qu'elle ignoroit encor que j'y fusse engagé.  
Comme je connoissois toute la répugnance  
Qu'elle auroit à former quelque méfiance,  
Je ne l'entretenois de l'hymen projeté,  
Que comme d'un dessein par moi seul enfanté.  
Mais je vais lui parler. ( Il sort. )

O R G O N.

Au moins, Monsieur le Comte,  
Que la décision de tout ceci soit prompte.

*S C E N E V I I.*

ORGON, VERVILLE.

O R G O N *au Comte qui s'en va.*

TENEZ votre promesse, ou sans cela dans peu  
à Verville.

Vous entendrez parler de moi. Non , palsembleu ,  
Je ne souffrirai point qu'une mortelle offense  
Soit de mon amitié la triste récompense.  
Eh quoi ! suffira-t-il qu'une suite d'Aïeux  
Nous ait transmis un nom qu'ils ont rendu fameux,  
Pour nous autoriser à manquer de parole ?  
Des titres & du rang l'avantage frivole ,  
Peut-il donner ainsi l'indigne faculté  
De se moquer des loix de la société ?  
Oh ! si vous l'avez cru ; ma foi , Monsieur le Comte ;  
Vous allez vous trouver bien éloigné de compte :  
Et je vous menerai si bon train.—

VERVILLE.

Mais , pourquoi

Vous le savez, Monsieur, ma juste déférence  
N'a pu qu'avec effort vaincre ma résistance :  
Et cependant alors je ne pouvois prévoir  
Que de cette façon on dût nous recevoir.  
Maintenant que je vois réaliser mes craintes,  
N'aurois-je pas sujet de former quelques plaintes,  
Si, persistant toujours à suivre ce parti.—

ORGON.

Quoi ! tu voudrais que j'eusse ici le démenti !

V E R V I L L E.

**Pourquoi non ? Vous savez que la famille entière.**—

O R G O N.

Tant mieux ; j'ai plus de monde à qui rompre en visière.  
Que de plaisir de voir ces gens mortifiés !

V E R V I L L E.

Mais songez que c'est moi que vous sacrifiez.

O R G O N.

Le sacrifice est grand & digne qu'on l'admire !

V E R V I L L E.

Sans doute, & j'entrevois.—

O R G O N.

Mais, mais, que veux-tu dire ?

Angélique est jolie, elle n'a pas vingt ans.

On dit qu'elle a beaucoup d'esprit & de talents ;

Que peux-tu désirer de plus ?

V E R V I L L E.

Que la naissance

Entre une femme & moi mette moins de distance.

Voulez-vous que toujours en butte à des mépris,

De ma soumission mon malheur soit le prix ?

O R G O N.

Non : mais je ne veux pas céder à leur caprice.

Lorsque j'ai proposé que l'hymen vous unisse,

Bruyancourt, puisqu'il faut s'expliquer là-dessus,

Me devoit dès long-temps, au moins cent mille écus

De bon argent prêté : car, Dieu merci, ma bourse,

Dans ses pressants besoins, fut toujours sa ressource ;

Et sans moi, je le puis dire sans vanité,

Dans une Terre il eût traîné sa qualité.

Je savois cependant fort bien que ses affaires

Ne faisoient qu'empirer & devenir moins claires ;

Que toujours s'obstinant à paroître à la Cour,

Son orgueil écornoit ses biens fonds chaque jour.

Je ne voyois que trop qu'en cette circonstance,

Exercer contre lui mes droits & ma créance,

C'étoit le ruiner, & détruire à l'instant,

De toutes ses grandeurs l'édifice imposant ;

Et comme la Fortune à mes desirs prospère

Me rendoit tous les jours ce fonds moins nécessaire,

Mon ancienne amitié pour le Comte parla ;

Elle exigea de moi ce sacrifice là

Mais elle me fit naître en même-temps l'idée

De t'unir à sa fille ; & par cet hymenée,

De confondre du moins nos communs intérêts,

Et d'obliger quelqu'un qui me tint de plus près.

De sa dette, à ce prix, je lui faisois remise.

Ce fut, j'en conviendrai, peut-être une sottise ;

Mais le mot fut lâché. Le Comte avec transport,

Embrassa

Embrassa ce parti qui lui convenoit fort.  
Ses Lettres n'exprimoient que sa reconnoissance ;  
Il se disoit comblé de faire une alliance ,  
Qui du moins témoignoit du retour de sa part.  
Je fus persuadé ; je pressai ton départ ,  
En maudissant le sort qui , m'envoyant la goutte ,  
Avec toi n'empêchoit d'entreprendre la route.  
Du premier intervalle , avec empressement  
Je profite , j'arrive , & me flattois vraiment  
De ne trouver ici que plaisirs , qu'alégresse ,  
Et n'y vois cependant qu'un orgueil qui me blesse ;  
Des doutes , des grands airs , des discours outrageants ;  
Eh bien , ils apprendront à connoître leurs gens.  
Je n'en démordrai point , & l'hymen d'Angelique  
Réparera bientôt un délai qui me pique ;  
Ou du ressentiment n'écourant que la voix ,  
Je vais , sans nuls égards , faire valoir mes droits.

V E R V I L L E.

Mais ne pourriez-vous point ?—

O R G O N.

La chose est décidée ;

Et sa conclusion déjà trop retardée.  
Je m'en vais retrouver Monsieur de Bruyancourt ,  
Et sur ce qu'il fera , me régler à mon tour. ( *Il sort.* )

V E R V I L L E *seul.*

Et moi , je vais tâcher d'entretenir sa fille.  
En elle si je vois l'orgueil de la famille ,  
Telle chose qu'Orgon fasse pour m'y forcer ,  
Il peut à ce projet pour toujours renoncer.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

QUOI, vous voulez nous fuir ! y pensez-vous , Julie ?  
LE CHEVALIER.

Bon ! il n'en fera rien ; & c'est une folie  
Dont elle reviendra.

ANGÉLIQUE.

Pouvons-nous l'espérer ?

JULIE.

Non , ma chere Angélique , il faut nous séparer.

ANGÉLIQUE.

Mais , vous ne pouvez pas , sans blesser ma tendresse ,  
Me cacher plus long-temps le motif qui vous presse.

LE CHEVALIER.

Pour dire son motif , il faudroit en avoir ,  
Et ce n'est qu'un caprice , à ce que je puis voir.

JULIE à Angélique.

A ma tendre amitié rendez plus de justice.  
Quant à Monsieur , il peut m'accuser de caprice ,  
J'y consens.

ANGÉLIQUE.

C'est de lui faire assez peu de cas :

JULIE.

Souffrez qu'à cet égard je ne m'explique pas.  
Je dois le ménager , puisqu'il est votre frere.

ANGÉLIQUE.

Comment ! le Chevalier a-t-il pu vous déplaire ?

LE CHEVALIER.

En tout cas , je ne fais en honneur pas pourquoi.  
Elle n'a nul sujet de se plaindre de moi.

JULIE.

Pardonnez-moi, Monsieur, votre indiscret hommage ;  
Puisqu'il faut l'avouer , me fatigue & m'outrage.

J'aurois voulu cacher à toute la Maison. —

A N G E L I Q U E.

Quoi Julie, il vous aime ! Eh mais, il a raison !  
Rien n'est plus naturel. Dites-moi donc, mon frere,  
Pourquoi de ce penchant m'avoir fait un mystere ?

L E C H E V A L I E R.

Que voulez-vous ? Mon foible est la discrétion.  
Mon cœur a plus d'un mois nourri sa passion,  
Sans oser en parler à Julie elle-même.  
Enfin de mon amour la violence extrême,  
Devant de si beaux yeux, n'a pu se contenir,  
Il est vrai que j'avois espéré d'obtenir  
Que de quelque retour ma flamme fût payée ;  
Mais ce n'est pas assez qu'elle soit rejetée,  
Il faut que de mes feux les transports ingénus  
M'attirent des mépris qui m'étoient inconnus.  
Jugez-nous maintenant ; décidez, Angélique,  
Si c'est injustement que son dédain me pique,  
Et si l'unique prix d'un amour trop constant. —

A N G E L I Q U E à Julie.

Vous le traitez aussi trop rigoureusement.

L E C H E V A L I E R.

Je ne me crois point fait pour que l'on me haïsse.

J U L I E.

Vous haïr, seroit trop, mais je me rends justice.  
La fortune a trop mis d'intervalle entre nous,  
Et nous ne sommes point formés pour être époux ;

L E C H E V A L I E R.

Mais je ne conviens point de cela, je vous jure.  
Car enfin, en suivant le cours de la nature,  
Le Comte ne sauroit garder long-temps mon bien ;  
Un jour à ma fortune il ne manquera rien,  
Tout le monde finit. — Je conviens que l'attente,  
A parler franchement, n'est pas fort amusante.  
Je voudrois qu'une loi mît en possession  
Les enfants de vingt ans ; & qu'une pension  
Assurât aux parens le juste nécessaire,  
Jusqu'au moment qui doit terminer leur carrière.

A N G E L I Q U E riant.

De ces principes-là je ne suis pas d'accord.

L E C H E V A L I E R.

Tant pis pour vous, ma sœur, & vous avez grand tort.

A N G E L I Q U E.

Quoi qu'il en soit, Julie, il faut perdre l'idée  
Dont vous m'avez fait part.

J U L I E.

Non, je suis décidée :

Dij

Ce n'est pas sans effort que j'ai pris un parti,  
Qui, par mon cœur, étoit sans cesse démenti.

LE CHEVALIER.

Mais à ce cœur pourquoi faites-vous violence ?  
Pourquoi vous immoler à cette bienfaisance  
Qui n'aboutit à rien ? Car, puisqu'il faut parler,  
Vos sentimens ne sont que se dissimuler.  
Un effort de raison, qui ne durera guere,  
Aujourd'hui vous prescrit une retraite austere ;  
Mais le trait qui vous blesse y suivra vos appas.  
Vous vous éloignerez ; vous ne m'oublierez pas.  
Jugez de vos chagrins. Ah ! Je vous en conjure,  
Épargnez-vous l'ennui d'une épreuve si dure.  
Ma sœur, dites-lui donc qu'elle en a fait assez,  
Et que pendant deux mois mes soupirs repouffés,  
N'ont singlé que trop une belle défense.  
C'est avoir saisi au grand mot de décence.  
Maintenant ce seroit un pur entêtement,  
D'un soin plus déplacé qu'il seroit mon tourment.  
Ne le voyez-vous pas ? Mais convenez, Julie,  
Que vous voulez me fuir, m'aimant à la folie.

JULIE.

Je conviens qu'il faudroit être folle à l'excès.

ANGÉLIQUE.

Vous paroissez trop tôt assuré du succès,  
Mon frere.

LE CHEVALIER.

Point du tout : mais j'apperçois ma mere,  
Il faut de tout ceci lui faire encor mystere.

JULIE *ironiquement*.

J'y consens ; j'ai, Monsieur, trop de discrétion  
Pour tirer vanité de votre passion ;  
Et j'aime mieux encor me résoudre à l'absence,  
Que de me voir forcée à rompre le silence.  
Tâchez de m'imiter, & qu'un profond secret  
Laisse à jamais vos feux dans un oubli parfait.

*Elle sort.*





## SCÈNE II.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER,

LA COMTESSE.

JE ne me vis jamais si vivement pressée.

LE CHEVALIER.

Peut-on savoir de quoi vous êtes courroucée ?

LA COMTESSE.

Je n'y puis rien comprendre, & je voudrois savoir  
D'où vient que sur le Comte Orgon a ce pouvoir.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Toujours cet hymen !

LA COMTESSE.

Oui, vraiment : votre pere

Dans ce digne projet sottement persévère.

J'ai beau représenter. —

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien ; ma sœur,

Pour former ces beaux nœuds, a, je crois, trop de cœur.

ANGÉLIQUE.

Sans doute : si le fort eût fait naître Verville  
D'une condition moins obscure, moins vile,  
J'aurois souscrit sans peine à cet engagement,  
Par lui-même il paroît mériter. —

LA COMTESSE.

Nullément.

Il a ce mauvais ton, ce langage ordinaire  
Des gens de son état, & ce bon sens vulgaire  
Que les esprits pédants vous font sonner bien haut,  
Et qui, dans le grand monde, est souvent un défaut.  
On ne voit point en lui ce bon air, cette aisance  
Réservés en effet pour les gens de naissance :  
Et soit enfin bêtise, ou bien timidité,  
Tout se ressent en lui de son obscurité.

ANGÉLIQUE *souriant*.

Cette timidité ne doit pas nous surprendre ;  
A l'accueil qu'on lui fait, il ne pouvoit s'attendre,  
Et tout autre à sa place, en seroit interdit.

LE CHEVALIER.

Il s'en seroit tiré s'il eût eu de l'esprit ;  
Mais ce sont de ces gens dont le talent unique  
Ne va jamais plus loin que leur arithmétique,

Et dont l'épais génie est toujours suffisant  
Quand il les a conduits à gagner de l'argent.

ANGÉLIQUE.

Dans le peu qu'il m'a dit, il m'a fait, au contraire,  
Remarquer un esprit qui n'est point ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment, en sa faveur de la prévention !

ANGÉLIQUE.

Non, & je n'ai sur lui nulle prétention.

Je fais me respecter sans lui faire injustice.

Il n'est pas fait pour moi. Du destin le caprice

A trop mis d'intervalle entre nous ; c'est pourquoi

L'on peut, sur ce qu'il vaut, s'en rapporter à moi.

LA COMTESSE.

Je n'en fais rien : l'on voit tant de cervelles prises,

Et l'amour fait souvent faire tant de sottises. —

Tenez, quand on a lu comme moi les romans,

De ce genre, on a vu nombre d'événemens.

J'en fais mille par cœur : ainsi, Mademoiselle,

Si votre opinion sur ce Verville est telle,

Tenez, — cela devient une raison de plus

De presser son congé sans détours superflus :

Mais il vient à propos ; l'occasion est bonne,

Et je n'aurai besoin pour cela de personne.

Je vais lui déclarer très-positivement,

Qu'il prenne sans tarder son parti galamment.

### SCÈNE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER,  
VERVILLE.

VERVILLE *voulant se retirer.*

**J**E crains d'être de trop.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, au contraire,

Votre présence ici nous étoit nécessaire,

Et dans ce moment même on s'occupoit de vous.

Nous parlions des projets du Comte mon époux,

Chimère dont je suis extrêmement blessée.

Que d'Orgon votre hymen occupe la pensée :

Qu'également flatté d'un si brillant espoir,

Vous pressiez le succès de tout votre pouvoir,

Je le conçois sans peine, & tous deux vous excuse :

Mais votre ambition étrangement s'abuse ;  
 Et si vous y faisiez quelques réflexions ,  
 Vous vous départiriez de vos prétentions.  
 Le Comte enforcé, je ne fais par quels charmes,  
 Il est vrai , contre lui vous a donné des armes.  
 Il a promis , dit-on ; mais n'imaginez point  
 Qu'il ait été jamais avoué sur ce point.  
 Seul de cet avis-là dans toute la famille ,  
 Il ne peut malgré nous disposer de sa fille.  
 Ainsi , dans ce dessein , Monsieur , n'insistez plus ,  
 Et ne redoublez point des efforts superflus.

L E C H E V A L I E R.

Si vous eussiez été , mon cher , un peu plus sage ,  
 Vous eussiez vu de loin se former cet orage ,  
 Et suivant mes avis , vous eussiez évité  
 Un compliment fâcheux pour votre vanité.

V E R V I L L E.

Il n'en est de fâcheux que lorsqu'on les mérite.  
 Je devrois , il est vrai , cesser toute poursuite ,  
 Et ne plus m'attirer d'humiliations :  
 Mais.—

L A C O M T E S S E.

Mais il faut cesser vos persécutions.

V E R V I L L E.

Permettez qu'en deux mots là dessus je m'explique.  
 J'ai quelques droits , Madame , à l'hymen d'Angélique.  
 Peut être saurez-vous bientôt de ce projet  
 Quelle fut l'origine , & quel en est l'objet.  
 Alors vous ferez moins surprise que le Comte.  
 A former ses liens ne trouve point de honte ,  
 Et qu'il ait pris enfin de ces engagements  
 Plus forts que les contrats chez les honnêtes gens ;  
 Ne croyez pourtant pas qu'en parlant de la sorte ,  
 A les faire valoir l'ambition me porte :  
 Non : & je voudrois voir Orgon moins acharné  
 Au succès d'un dessein que j'avois condamné.  
 Il est vrai qu'à ses vœux quand je parus rebelle ;  
 Je ne connoissois point encor Mademoiselle ,  
 Et que je m'apperçois que cet éloignement  
 S'affoiblit dans mon cœur de moment en moment.  
 Il faut donc sur mon sort qu'elle-même prononce.  
 Je viens l'interroger ; & c'est sur sa réponse ,  
 Que fixant désormais des vœux trop incertains ,  
 De mon oncle j'adopte ou combats les desseins.

L A C O M T E S S E.

Eh mais , il devient fou ! Pensez-vous qu'Angélique.—

J'exige qu'elle même à ce sujet s'explique.  
 Parlez, Mademoiselle ; oui je m'adresse à vous,  
 Pour savoir si je dois devenir votre époux.  
 Je ne puis vous offrir l'éclatant avantage  
 Qui d'un illusire nom est le juste apanage.  
 Les aïeux peu connus qui m'ont transmis leur sang,  
 Des citoyens obscurs n'ont point franchi le rang.  
 Je n'en ai point rougi jusqu'en cette occurrence,  
 Pour la première fois mon esprit s'en offense ;  
 L'ambition s'allume, & je serois jaloux  
 Que mon hommage fût digne en tout point de vous.  
 Mais d'un destin plus beau je ne suis point le maître.  
 Si d'ailleurs de grands biens, quelques vertus peut-être,  
 Paroïssent à vos yeux des dédommagements,  
 J'oserois vous promettre un sort plein d'agréments :  
 Mais si le préjugé dont j'éprouve l'empire,  
 Règne dans votre esprit & ne peut se détruire,  
 Ordonnez, Angélique, & j'abjure un projet  
 Qui, sans votre agrément, n'aura jamais d'effet.  
 Si l'hymen nous unit, je veux pouvoir vous plaire,  
 Et ne pas employer l'autorité d'un père,  
 Pour traîner à l'autel un cœur obéissant,  
 Qui ne se donneroit à moi qu'en gémissant.

ANGÉLIQUE.

Vous exigez, Monsieur, une réponse claire,  
 Et moi je voudrois bien éviter de la faire.

VERVILLE.

Et pourquoi ?

LACOMTESSE à Angélique.

Prenez garde à ce que vous direz.

## SCENE IV.

LACOMTESSE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER,  
 VERVILLE, LE COMTE, ORGON.

ORGON au Comte.

**P** Ourvu que ces délais soient bientôt réparés,  
 (à la Comtesse.)

J'oublierai tout, Madame, enfin Monsieur le Comte  
 A, de son procédé, ressentit quelque honte.  
 Nous sommes convenus de tous nos faits ; partant  
 Nous allons travailler au contrat dans l'instant.

Pour

Pour la forme il désire avoir votre suffrage.  
 Donnez le , s'il vous plaît , sans tarder davantage ;  
 Car nous avons perdu des momens précieux.

L A C O M T E S S E.

Mais , je le dis encor , cet homme est merveilleux.  
 O R G O N.

Comte , faites finir tous ces propos de femme ,  
 Et tâchons de conclure.

L E C O M T E.

Ah ! de grace , Madame ,  
 Ne vous opposez point à cet arrangement.

L E C H E V A L I E R.

Mon pere , c'est pousser trop loin l'aveuglement.  
 D'un si bizarre hymen , que voulez-vous qu'on dise ?

O R G O N,

Ceci ne va point mal , tout le monde , à sa guise ;  
 A donc ici le droit de vous faire leçon ?  
 Jadis un pere étoit maître dans sa maison :  
 Mais je vois qu'à présent la mode est différente ;  
 Car sur ses volontés tout le monde argumente ,  
 Et se croit obligé de donner son avis.  
 Vous prenez des conseils aussi de votre fils ?  
 On ne peut que louer semblable déférence.  
 Faut-il savoir aussi ce qu'Angélique en pense ?  
 Oui , sans doute ; & l'on doit dans ces occasions  
 D'une fille écouter les inclinations ;  
 Leur déferer le choix : car bien mieux que son pere ,  
 Elle peut discerner ce qu'il convient de faire.  
 Vous me faites ma foi pitié , mon pauvre ami ,  
 A ne vous voir ici le maître qu'à demi.  
 Quoi ! d'un bon , Je le veux , la solide énergie  
 Ne peut-elle finir toute tracasserie !  
 Et faut-il qu'au mépris de votre autorité ,  
 Par tout le monde ainsi vous soyez balotté.

L A C O M T E S S E au Comte ;

D'un pouvoir très-doux le tyrannique usage  
 Ici vous feroit mal ; & je vous crois trop sage  
 Pour forcer Angélique à prendre pour époux  
 Un homme d'un état si peu digne de nous.

L E C H E V A L I E R.

Mon pere n'aura pas , je crois ; la complaisance  
 D'employer pour Monsieur ici la violence.

O R G O N.

Il le fera , parbleu , s'il agit prudemment.

V E R V I L L E.

Mon oncle , ce seroit très-inutilement.  
 D'Angélique , avant tout , obtenons le suffrage.

E

Ou bien n'infirons point sur cela davantage.  
Ne nous exposez point à d'éternels malheurs;  
Point d'hymen s'il doit être arrosé de ses pleurs.

O R G O N.

Ah ! voici , par ma foi , le jargon de Cythere.  
La peste soit du fat. Eh bien : c'est ton affaire.  
Et si tu t'y prends bien cela s'arrangera :  
Après un peu de pleurs on se consolera.  
De quelques Marquisats la valeur en espèce ,  
Chez elle des grandeurs temperera l'ivresse :  
Elle verra bientôt que l'on peut être heureux  
Sans être revêtu d'un titre fastueux.  
Qu'une bonne maison où regne l'abondance ,  
Vaut bien , à tous égards , la trompeuse élégance  
De ces palais bruyants , où l'or par tout semé  
Insulte aux créanciers d'un Seigneur affamé ;  
Et qu'il est plus flatteur d'obliger tout le monde ,  
Et d'être de bienfaits une source féconde ,  
Que d'avoir le talent si commun aujourd'hui ,  
De faire grand fracas , mais aux dépens d'autrui.

L E C H E V A L I E R.

Et comment voulez-vous que fasse la Noblesse ?  
Tout l'or est dans les mains des gens de votre espèce.  
Pour avoir notre part nous n'avons qu'un moyen ;  
C'est d'emprunter beaucoup & de ne rendre rien.

O R G O N.

Votre fils parviendra ; peste ! il a des maximes ,  
De nobles sentimens , des principes sublimes !

(à part.)

Je n'en suis pas surpris , il a de qui tenir.  
Au demeurant , Monsieur , s'il vous plaît de finir ,  
Envoyez avertir au plutôt le Notaire.  
Je fors pour arranger une petite affaire ,  
Et serai de retour ici très-promptement.

(à Verville.)

Suis-moi ; j'aurai besoin de toi pour un moment.



## S C E N E V.

LE COMTE , LA COMTESSE , ANGELIQUE ,  
LE CHEVALIER.

L A C O M T E S S E.

**L** Es sont partis ; aurai je à la fin connoissance  
Du motif qui vous porte à cette extravagance ?  
Daignerez-vous , Monsieur , m'instruire....

L E C O M T E.

Il le faut bien :

Puisque j'y suis forcé , je ne vous tairai rien.  
Peut-être vous croyez qu'une fortune immense  
Du train de ma maison entretient l'élégance ?  
Eh bien , vous vous trompez. Au bout de mon crédit,  
A fuir dans la province on va me voir réduit ,  
Si d'Orgon méprisé la trop juste colere....

L A C O M T E S S E.

Oh Ciel ! que dites-vous ? Ce coup me désespère.  
Dans un maudit château j'irois me confiner ?  
Non ; ne vous flattez pas de m'y déterminer.

L E C O M T E.

Il le faudra pourtant : je n'ai nulle ressource.  
Ancien ami d'Orgon , j'ai puisé dans sa bourse ,  
Et j'en ai tant usé dans mes besoins urgens ,  
Qu'il est mon créancier de trois cens mille francs.  
A son projet voilà ce qui donna naissance ;  
Le bon homme flatté d'une illustre alliance ,  
Et voulant de Verville embellir le destin ,  
D'Angélique pour lui me demanda la main.  
J'ai fait à cet égard tout ce que j'ai dû faire ,  
Pour ôter de sa tête une telle chimere.  
Mais en vain j'ai voulu le faire désister ,  
Et de ce beau dessein tous deux les dégoûter ;  
Cet obstiné vieillard enfin m'a fait connoître  
Que de le refuser sans doute j'étois maître ;  
Mais , sans perdre de temps , qu'il alloit employer  
Jusqu'aux derniers moyens pour se faire payer.  
Dans un tel embarras que faut-il que je fasse ?  
Il ne manquera pas d'accomplir sa menace.  
Rien ne peut me sauver de son ressentiment.  
S'il donne le signal , je verrai dans l'instant  
De tous mes créanciers la troupe conjurée

E ij

Envahir ma fortune à mes yeux dévorée ,  
Et ne me plus laisser que la honte & l'ennui  
Que l'orgueil abaissé doit traîner après lui.

*LE CHEVALIER.*

Mais de votre procès se peut-il que l'issue  
Trompe éternellement votre attente déçue ?

*LE COMTE.*

Je n'ai que trop compté sur un prochain succès.  
En vain , pour le hâter , j'avance tous les frais :  
Inutiles efforts. La chicanne féconde  
En ressorts inconnus incessamment abonde ;  
Et vingt ans de combats de plus en plus coûteux ,  
Loin d'éclaircir mes droits les ont rendus douteux.  
En un mot c'est en toi , ma fille , que j'espère ;  
Toi seule en ce moment peux me tirer d'affaire.  
Si l'hymen au neveu t'unit , sans balancer ,  
A sa créance l'Oncle est prêt à renoncer.

*LA COMTESSE.*

Oh ! Monsieur , tout est dit. Dès l'instant que ma fille  
Peut faire le bonheur de toute sa famille ,  
Vous êtes assuré de son consentement.  
Quant au mien je le donne , & cet arrangement  
Tout pesé me plaît fort. Ce Verville est aimable ;  
Arrangeons , croyez-moi , le tout à l'amiable.  
Et la reconnaissance est d'ailleurs un motif  
Qui , dans ce moment ci , me paroît décisif.  
Pour décorer Verville , on pourra sur sa tête  
Faire acquisition de quelque charge honnête :  
Enfin , au Chevalier il faut un Régiment ,  
Et le bon homme d'oncle avancera l'argent.  
Allons tout préparer. Je meurs d'impatience  
De voir bien cimenter cette utile alliance.  
Non , jamais les enfans ne deviendroient heureux ,  
Si leurs parens n'étoient sans cesse occupés d'eux.

*Fin du troisieme Acte.*





## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

V E R V I L L E *seul.*

**H** Elas ! ils sont d'accord. Cette fiere Comtesse  
 Ayant changé de ton, nous flatte & nous caresse.  
 L'hymen qu'elle blâmoit tantôt si hautement,  
 Est devenu l'objet de son empressement.  
 Le Comte le partage ; Orgon est dans la joie.  
 Moi seul de la douleur je demeure la proie ;  
 Car en vain je voudrois me faire illusion,  
 Angélique à regret contracte une union,  
 Dont la nécessité, qui maintenant l'entraîne,  
 Pour l'état qu'elle embrasse augmentera sa haine ;  
 Et moi même, au moment de recevoir sa main,  
 Jamais je ne me suis senti plus incertain.  
 Je crains de plus en plus les maux où je m'expose ;  
 Mais de mon embarras n'est-il pas d'autre cause ?  
 Et si je descendois dans le fond de mon cœur,  
 Ne le verrois-je point brûler d'une autre ardeur ?  
 N'y trouverois-je point l'impression trop vive  
 Qu'ont d'abord fait sur moi cette beauté naïve,  
 Cette noble douceur, cette simplicité  
 Qui distinguent Julie & qui m'ont enchanté ?  
 Je ne le sens-que trop hélas ! & cette flamme  
 Usurperoit bientôt l'empire de mon ame.  
 Hâtons-nous de fixer mes vœux irrésolus ;  
 Peut-être un jour plus tard ne le pourrois-je plus.



## SCENE II.

ORGON, VERVILLE.

ORGON.

**A**H ! je vous trouve enfin. Pourroit-on , je vous prie ,  
 Interrompre le cours de votre rêverie ?  
 Au lieu de songer creux , ne conviendrait-il pas  
 De partager du moins avec moi l'embarras ?  
 Avec tranquillité Monsieur me laisse faire !  
 Il faut que je ga'lope & Marchands & Notaire.  
**A** propos ; il convient que sur cette union  
 Je te fasse encor part d'une réflexion.  
 Je pensois bonnement qu'en toute cette affaire ,  
 Tant de cérémonie étoit peu nécessaire ,  
 Et qu'acquittés des soins qu'entraîne ce grand jour ,  
 Aussi-tôt à Bordeaux vous seriez de retour.  
 Mais , de plus près , je vois que c'est chose impossible.  
 Ainsi n'alarmons point un esprit trop sensible ,  
 Et qui , grace aux progrès d'un préjugé fâcheux ,  
 Croit que hors de Paris on ne peut être heureux ,  
 Elle paroît d'ailleurs sensée . & j'en espère :  
 Mais , pour la gouverner , d'abord il faut lui plaire ,  
 Et que nos procédés subjuguent sa raison  
 Tu dois donc à Paris chercher une maison.  
 Il est vrai que ce fonds , qu'un hazard incroyable  
 A remis en tes mains quoique considérable ,  
 Ne te suffiroit pas pour vivre en un pays  
 Où l'honneur d'habiter s'achette à si haut prix.  
 Je te vois maintenant dix mille écus de rente :  
 Un jour ( mais je prétends en prolonger l'attente  
 Le plus que je pourrai ) tes revenus triplés ,  
 Satisfairont à l'aise à tes desirs comblés.  
 D'ici-là , je prévois qu'un défaut d'opulence  
 Enfanteroit bientôt la méfintelligence ;  
 Et je sens qu'Angélique aux honneurs renonçant ,  
 Attend de la fortune un dédommagement.  
 Je veux donc en cela te devenir utile ,  
 Et venir m'établir moi-même en cette Ville.  
 D'une bonne maison je ferai tous les frais.  
 Vous y serez logés , nourris. —

VERVILLE.

A vos bienfaits

Mon cœur accoutumé. —

O R G O N.

Va , va , je te dispense

D'étaler les transports de ta reconnoissance.

Quand elle est véritable , on s'en apperçoit bien :

Quand elle ne l'est pas , les grands mots ne font rien.

### S C E N E III.

O R G O N , L I S I M O N , V E R V I L L E ;

O R G O N.

**M**Ais que cherche cet homme ?

V E R V I L L E.

Oh Ciel ! Est-il possible ?

Ne me trompai-je point ?

O R G O N.

Quoi donc ?

V E R V I L L E , à *Lisimon*.

Un cœur sensible

Tel que le mien , Monsieur . goûte un plaisir parfait

Quand il peut à son gré publier un bienfait.

( *A Orgon.* )

Mon Oncle , vous voyez cette ame peu commune ,

Dont l'austere vertu m'a rendu ma fortune.

O R G O N , *embrassant Lisimon*.

Ah , mon très-cher Monsieur que ces embrassemens

Vous prouvent combien j'aime à voir d'honnêtes gens ;

L I S I M O N.

Vous faites trop de cas d'une chose ordinaire ,

Messieurs , je n'ai rien fait qu'un autre n'eût dû faire.

O R G O N.

D'accord ; mais aujourd'hui c'est acquérir le droit

D'être préconisé de faire ce qu'on doit.

Des hommes scrupuleux la liste est si petite ,

Que l'exacte équité devient un grand mérite.

Au demeurant , Monsieur , Verville m'a conté

Qu'à céler votre nom vous étiez entêté :

C'est jusques à l'excès pousser la modestie.

De grace , sur ce point contentez notre envie ;

Un si rare service entre des gens de bien ,

D'une étroite amitié doit former le lien.

L I S I M O N.

Je serai très-flatté d'un pareil avantage ,

40 *LE BIENFAIT RENDU ;*

Et c'est avec plaisir , Monsieur , que je m'engage.  
Si j'ai caché mon nom , c'est qu'il importoit peu  
D'en instruire pour lors Monsieur votre neveu.  
Je ne prévoyois pas qu'aucune circonstance ,  
Dût jamais entre nous lier de connoissance.  
Ignoré dans le monde autant que je le puis ,  
Je répugne souvent à dire qui je suis.  
Mais cette occasion me prescrit le contraire :  
Sachez donc que je suis un ancien Militaire ,  
Peu riche.

O R G O N.

C'est l'usage.

L I S I M O N.

Appelé Lisimon.

O R G O N.

Et vous connoissez donc quelqu'un dans la maison ?

L I S I M O N.

Oui : ma fille y demeure.

V E R V I L L E.

Et se nomme ?

L I S I M O N.

Julie.

V E R V I L L E , à part.

Mon cœur me le disoit.

O R G O N.

Comment ! Elle est jolie.

Et d'ailleurs a beaucoup d'esprit & de douceur ;  
Je vous en félicite ; elle vous fait honneur.  
J'ai causé ce matin un moment avec elle ,  
Et. —

*S C E N E I V.*

JULIE , LISIMON , ORGON , VERVILLE.

O R G O N.

**M**A foi , la voici ; venez , Mademoiselle ;  
Vous n'êtes point de trop ; car je prétends ici  
Dans notre liaison vous faire entrer aussi.

J U L I E.

De quoi s'agit-il donc ?

V E R V I L L E.

Que ma reconnoissance

Eclate avec plaisir à vos yeux !

LISIMON.

LISIMON.

Le silence

Doit cacher à jamais un si léger bienfait !

Vous ne me devez rien ; je me suis satisfait.

JULIE.

Et quelle liaison vous unit à mon père ?

ORGON.

Une toute nouvelle, il est vrai ; mais j'espère

Que tant que nous vivrons nous serons bons amis.

LISIMON.

De tout ce que j'ai fait , c'est le plus digne prix.

ORGON.

Touchez-là. Mais , mon cher , mon neveu se marie ,

Vous serez de la nôce au moins ; je vous en prie.

Et je vais informer le Comte tout exprès

Qu'il tient de vous sa dot à peu de chose près ,

Afin que l'on vous traite &amp; qu'on vous considère ,

Comme si de Verville on recevoit le Père.

Mais vous avez sans doute à vous parler ; adieu ,

*( Il sort. )*

Et comptez pour toujours sur l'oncle &amp; le neveu.

VERVILLE.

Par générosité vous m'imposez silence ;

J'y souscris ; mais pour moi , quel chagrin quand je pense

Qu'il n'est aucun moyen qui puisse m'acquitter ;

*( Regardant Julie. )*

Ou qu'il n'en seroit qu'un que je ne puis tenter !

## SCÈNE V.

LISIMON, JULIE.

LISIMON.

**C**omment interpréter ce que je viens d'entendre ?

Ce trouble , ce soupir &amp; ce regard si tendre ?

Vous rougissez , Julie , &amp; ne répondez pas !

Que je crains de savoir d'où naît cet embarras !

Si près d'un autre hymen , quoi ! Seroit-il possible

Que Verville pour vous fut devenu sensible ? —

JULIE.

Que me demandez-vous ? Dans un cœur agité

Laissez régner plutôt l'heureuse obscurité.

Fuyons. Plus que jamais ce parti salutaire

E

42 *LE BIENFAIT RENDU;*

Au bonheur de mes jours me paroît nécessaire.  
Hélas ! en ce moment , ma seule affliction  
Est d'avoir pris si tard ma résolution.  
Car il faut l'avouer. Dans les yeux de Verville  
Comme vous j'ai cru voir une flamme inutile.  
Son hymen , il est vrai , son devoir , son honneur  
Combattent en naissant cette funeste ardeur.  
Rendons-lui plus facile une juste victoire.  
Assurons son repos en assurant ma gloire.  
Fuyons. A mon malheur rien ne seroit égal,  
Si mon séjour ici lui devenoit fatal.

L I S I M O N.

Je vois combien à lui ton ame s'intéresse.  
Sans doute il faut le fuir , ma fille , & ma tendresse  
S'applaudit de te voir opposer ta raison  
A ce penchant subit & si peu de saison.  
Demain , sans plus tarder , ta nouvelle demeure. —

J U L I E.

Demain ! Eh quoi , ne puis-je y voler tout-à-l'heure ?  
Je me suis disposée au plus prochain départ ,  
Arrachez-moi d'ici sans le moindre retard.  
Je viens d'en prévenir le Comte & la Comtesse ,  
Qui , de leur fils , je crois , soupçonnant la foiblesse ,  
Du projet de les fuir n'ont paru me blâmer ,  
Qu'autant qu'il m'en falloit pour mieux m'y confirmer.

---

*S C E N E V I.*

A N G E L I Q U E , L I S I M O N , J U L I E.

A N G E L I Q U E.

**V**ous voulez m'échapper , Julie ; est-il possible  
Qu'à l'état où je suis vous soyez insensible ?  
Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié ,  
Du chagrin qui m'accable ayez du moins pitié.

( *A Lisimon.* )

Daignez vous joindre à moi , Monsieur. Oui , sa présence  
Est ma seule ressource en cette circonstance.  
Mais ici vainement j'implore votre appui ,  
Et sans doute c'est vous qui l'éloignez d'ici.  
Oui ; je me flatte encor que sans l'ordre d'un Père ,  
Julie à mes desirs ne seroit pas contraire.

L I S I M O N.

Je suis bien loin d'user de mon autorité ,

Madame , nous cedons à la nécessité.

A N G E L I Q U E.

Et pourquoi , s'il vous plaît , ce départ volontaire ,  
Paroît-il à tous deux un parti nécessaire ?

L I S I M O N.

Ah ! Croyez que pour elle il eût été plus doux  
De pouvoir ne jamais se séparer de vous.

A N G E L I Q U E.

Et bien , s'il est ainsi , quelle raison l'oblige

A —

J U L I E.

Vous la savez.

A N G E L I Q U E.

Moi ?

J U L I E.

Vous la savez , vous dis-je.

A N G E L I Q U E.

Mais je ne puis penser. — Quoi ! sérieusement  
Est-ce là le motif de votre éloignement ?

J U L I E.

C'en est un. Nous pouvons en parler sans contrainte,  
Et mon Pere connoît tous mes sujets de crainte.

Je ne lui cache rien ; il fait mes sentimens ,

Et ce qu'à vivre ici je trouvois d'agréemens.

Mais aux empressemens de Monsieur votre frere ;

Il juge ainsi que moi que je dois me soustraire.

Et n'eut-il pas fallu bientôt nous séparer ?

Votre hymen ne peut plus long-temps se différer.

A N G E L I Q U E.

Il n'est pas fait Julie ; au moment de conclurre

On pourroit bien en voir arriver la rupture.

J U L I E.

Comment ?

A N G E L I Q U E.

Je ne pourrai jamais y consentir.

Voyez-vous à quel point on me veut avilir ,

Et combien le secours d'une amitié sincere ,

En ces tristes momens me devient nécessaire ?

J U L I E.

Je ne vous rendrois pas ces momens-là plus doux :

Et , pensant sur ce point tout autrement que vous ,

Vous me verriez combattre un préjugé funeste ,

Qui présente un obstacle & voile tout le reste.

A N G E L I Q U E.

Quoi ! Vous aussi , Julie ! unie à mes parens ,

Allez-vous me blâmer d'avoir des sentimens ?

Vous me parlez ici comme si la Nature

Ne vous avoit donné qu'une origine obscure.  
Faut-il, lorsque l'on n'a que d'illustres Ayeux,  
Être si peu jaloux du rang que l'on tient d'eux ?

JULIE.

Je connois tout le prix du sang dont je suis née.  
Au sort de mes parens l'infortune enchainée  
A, peut-être, il est vrai, tempéré dans mon cœur  
Cet excès de fierté si sujet à l'errepr.  
Ma médiocrité m'a rendue équitable,  
Et je me garde bien de trouver méprisable,  
Un homme de mérite, enfin tel que celui  
Dont la main.

ANGELIQUE.

Sans mépris, je ne veux point de lui.  
Je ne suis point injuste; & je conviens d'avance  
Que j'ai quelque regret qu'il n'ait point de naissance:  
Mais je ne connois rien qui couvre ce défaut.

## SCENE VII.

ANGELIQUE, LISIMON, JULIE, ORGON.

ORGON, à Angélique.

**J**E vous cherchois par-tout, ma nièce, ou peu s'en faut.  
(*A Lisimon.*)

Bonjour, cher Lisimon.

ANGELIQUE.

Votre nièce !

ORGON.

Oui, ma nièce;

Car d'un oncle pour vous j'ai déjà la tendresse,  
Et c'est le meilleur titre, ou du moins je le croi.  
Au surplus, recevez toujours ceci de moi.  
Ce sont des Diamans; je viens d'en faire emplette,  
Un gant les auroit mis sur votre toilette:  
Mais, je l'ai déjà dit, je suis très sans façons,  
Et voudrois bien qu'ici l'on prît de mes leçons.  
Car tout franc — prenez donc.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur; je vous jure.

ORGON.

Comment donc ! Refuser, au moment de conclure,  
Un présent de ma part ?



J U L I E.

Ce n'est point refuser.

O R G O N.

Qu'est-ce donc , s'il vous plaît ?

J U L I E , à *Lisimon*.

Tâchons de l'excuser.

O R G O N.

Oh ! J'ai sans doute omis quelque cérémonie.

Bon Dieu ! le fort Pays &amp; l'étrange manie !

Non ; à votre étiquette un homme bien sensé

N'asservira jamais son esprit compassé.

Vous êtes des martyrs de votre politesse.

Mais enfin je m'en vais savoir de la Comtesse

Si j'ai le droit ou non de vous faire un présent.

## S C E N E V I I I.

LA COMTESSE , ANGELIQUE , JULIE , LISIMON ,  
O R G O N.

L A C O M T E S S E.

**C**omment ! en doutez-vous ?

O R G O N.

Sans doute , maintenant :

Car un instant plutôt une telle pensée

Jamais dans mon cerveau n'auroit été placée.

De mon empressement le salaire est nouveau :

Et cependant l'écrin me paroît assez beau.

Jugez-en. —

I. A C O M T E S S E.

Mais , très-beau ! Voyez-vous , Angelique ?

Il en faut convenir vous ferez magnifique.

O R G O N.

Ma foi , je ne savois trop à qui m'adresser

Pour cette emplette. Enfin , à force d'y penser ;

Je me suis souvenu d'un certain lapidaire

Avec lequel , jadis , j'avois fait quelque affaire ,

Par Lettres seulement ; car aujourd'hui , je crois ,

J'ai vu ce bon Marchand pour la première fois ;

Mais je suis enchanté d'avoir fait connoissance ;

Tout respire chez lui , la vertu , la décence.

Il est riche vraiment , &amp; la simplicité

Regne dans sa maison avec l'honnêteté.

Ses Ayeux ont de pere en fils dans cette Ville ,

46 LE BIENFAIT RENDU ;

Depuis cent cinquante ans le même domicile ;  
Et quoiqu'il pût fort bien donner à ses enfans  
De quoi leur procurer des états plus brillants ,  
Dans sa profession il veut les faire vivre ,  
Et son fils à quinze ans tient déjà son grand livre.  
Sa femme me paroît une femme d'honneur ,  
Pleine de sentimens , de bon sens , de candeur.  
Je dois la présenter quelque jour à ma nièce.

ANGELIQUE, à part.

Croit-il que je verrois des gens de cette espèce ?  
Je suis au désespoir.

ORGON.

Madame, au demeurant ,  
Vous devez à Monsieur faire un remerciement.  
Car Verville de lui tient toute sa fortune ,  
Et comme à votre fille elle devient commune. —

LISIMON.

N'en parlons plus , Orgon ; j'ose vous en prier.

ORGON.

Oh ! parbleu, mon devoir est de le publier ,  
Et je croirois manquer à la reconnoissance. —

LISIMON.

J'en exige une preuve ; & c'est votre silence.

ORGON.

Eh bien soit ; je veux bien, quoiqu'à mon grand regret ,  
Devant vous seulement , en garder le secret.  
N'exigez rien de plus ; c'est un grand sacrifice ,  
De différer l'aveu d'un si rare service.

LACOMTESSE.

Sans pénétrer quelle est cette belle action ,  
Je contraste ma part de l'obligation ,  
Et je crois qu'il n'est rien de beau ni de louable ,  
Dont Lisimon ne soit en effet très-capable.

ORGON.

Sans doute ; & je sens naître aussi ce sentiment  
( Montrant Julie.)

Par contrecoup en moi pour cette aimable enfant.  
Dans ses beaux yeux je vois les vertus de son pere.  
Et , je l'ai remarqué , c'est assez l'ordinaire.  
Par exemple, ma nièce a dans le fond du cœur ,  
De son frere & de vous la morgue & la hauteur.  
Sans ce défaut maudit elle seroit charmante.  
Mais nous l'en guérirons pourvu qu'elle le sente.

ANGELIQUE.

Lorsque vous m'accusez d'un excès de fierté ,  
Ce reproche , Monsieur , est-il bien mérité ?  
Je ne me défends point d'un orgueil légitime ,

Et sentir ce qu'on est , ne fut jamais un crime.  
 Mais aussi je conçois que l'on peut à vos yeux ,  
 Montrer à peu de frais un cœur trop orgueilleux.  
 Car , pour peu que des rangs on marque la distance ,  
 Des hommes du commun l'amour propre s'offense ,  
 Et prenant des vertus le dehors affecté ,  
 Entre tous les états prêche l'égalité.  
 Eh ! ne voyons-nous pas où tend une morale  
 Qui d'eux jusques à nous détruiroit l'intervalle ?  
 Ils ont trop d'intérêt à nous persuader ,  
 Pour que sans examen nous nous laissions guider.  
 Jaloux de notre éclat , cette Philosophie  
 Est ordinairement le masque de l'envie ,  
 Qui jusqu'à la grandeur ne pouvant s'élever ,  
 Jusques à son néant voudroit la ravalier.  
 Tenez ; je veux qu'ici l'aveu le plus sincere  
 Vous fasse d'un coup d'œil juger mon caractère.

O R G O N.

Non : de votre portrait épargnez-vous les frais.  
 J'en puis déjà juger à quelque chose près.  
 Le fonds n'est pas mauvais , & le reste est l'affaire  
 Du tems , & d'un mari , qui , je crois , peut vous plaire.

A N G E L I Q U E.

Ah ! n'espérez jamais que cet engagement  
 Puisse être à mon bonheur un acheminement.  
 Quand pour votre neveu j'aurois l'ame sensible ,  
 Ce qu'il est , nourrirait un dégoût invincible.  
 Le devoir cependant en cette occasion ,  
 Me prescrit le parti de la soumission.  
 J'y souscris ; non sans peine , & veux bien me contraindre  
 De ce même moment jusqu'à ne pas me plaindre.  
 N'exigez rien de plus , car c'est assez gagner  
 Qu'un effort de raison. —

O R G O N , *en colere.*

Il faut vous l'épargner.

Je vais me dégager auprès de votre pere ;  
 Mais il ressentira le poids de ma colere.  
 C'est trop que d'obliger sans cesse des ingrats.

L A C O M T E S S E , *l'arrêtant.*

Que faites-vous , Orgon ? mais vous n'y pensez pas ;  
 Je vous ai répondu de son obéissance ;  
 Et. —

O R G O N.

Non ; je ne veux pas lui faire violence ,  
 Et je commence à voir que Verville a raison.  
 Ce seroit sur ses jours répandre le poison ,

Que de l'associer avec une Princesse  
Qui le regarderoit du haut de sa noblesse.

*S C E N E I X.*

LE COMTE, LA COMTESSE ORGON, ANGELIQUE,  
LISIMON, JULIE.

ORGON, *au Comte.*

AH ! Monsieur ; c'est mon tour. Je change de desir.  
Nous n'aurons pas l'honneur de vous appartenir.

LE COMTE.

Que s'est-il donc passé ?

LA COMTESSE.

Bon ! rien. C'est qu'Angélique

A parlé sur un ton un peu trop véridique.

Orgon a pris la chose affirmativement ;

Il est vif. —

ORGON.

Ce fera ma faute , assurément ;

Si de mauvais propos mon oreille blessée

A porté le dépit dans mon ame offensée.

LE COMTE.

Ah ! de grace , oubliez cette discussion ,

D'Angélique envers vous je suis la caution.

Elle n'a pas voulu sûrement vous déplaire.

Ne songeons qu'à l'Hymen ; j'ai mandé le Notaire ;

Il nous attend : allons.

ORGON.

Vous mériteriez bien ,

A vous dire le vrai , que je n'en fisse rien :

Mais je n'ai pas le don de tenir ma colere.

ANGELIQUE, *à part.*

Ah ! s'il ne s'agissoit du repos de mon Pere. —

ORGON.

Elle murmure encore , ou je suis fort trompé.

Ecoutez donc , le mot ne m'est pas échappé ,

Prenez-y garde , au moins.

ANGELIQUE.

Non ; à cette alliance ;

Je cesse d'opposer aucune résistance ;

Et si certains motifs peuvent me retenir ,

Il en est de plus forts qui me font obéir.

LE COMTE.

Vous l'entendez , mon cher ; allons que l'Hyménée  
Dégage dès demain ma parole donnée ;  
Et. —

## O R G O N.

Soit ; mais les égards que l'on aura pour moi ,  
Je vous en préviens tous , me serviront de loi.  
Comme on me traitera , je traiterai les autres ,  
Et tous mes procédés imiteront les vôtres.  
Enfin , je ne veux plus me voir humilier :  
Sous des tons imposants , je ne saurois plier.  
Cet Hymen , pour Verville est un honneur extrême ,  
D'accord ; mais croyez-vous qu'il s'abaisse lui-même  
Au point de se soumettre à d'éternels mépris ?  
Il n'a pas un grand nom ; mais chacun vaut son prix.  
Ne vous y trompez pas : les gens de notre espèce ,  
Sans ces vieux parchemins de l'antique noblesse ,  
Comme elle , à mille égards , ont droit de se flatter  
De servir la Patrie , & d'en bien mériter.  
A Bordeaux , vous verriez vous-même , mon cher Comte ;  
Si mon état me doit inspirer de la honte.  
Vous verriez Officiers , soldats & matelots  
Entretenus par moi sur nombre de Vaisseaux ,  
Par leurs travaux heureux , enrichir la Province ,  
Et souvent aux dépens des ennemis du Prince.  
Enfin , si notre étoile , en secondant nos soins ,  
Nous a donné des biens par-delà nos besoins ,  
Ils ne sont point le fruit d'une industrie obscure.  
Leur source ne fut point l'avarice , l'usure ,  
L'art d'appauvrir le peuple , & de tromper le Roi.  
Tous ces honteux moyens sont indignes de moi.  
A travers les dangers j'ai conquis ma fortune ,  
Qu'à mes concitoyens j'ai su rendre commune.  
Cela vaut bien , je crois , la noble oisiveté ,  
D'un Seigneur orgueilleux , bouffi de qualité ,  
Et qui prétend qu'en lui , tout le public révere  
Cet honneur si douteux d'être fils de son pere.  
J'ai dit : allons signer ; mais retenez sur-tout  
Qu'il seroit dangereux de me pousser à bout.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

**D**U pétulant Orgon je vais donc me défaire.  
 Que j'aurai du plaisir à braver sa colere !  
 Je rougis quand je songe à cette extrémité  
 Où nous avoit réduit sa folle vanité.  
 Orgon ! à son neveu vouloir unir ma fille !  
 D'eux & de nous former une même famille !  
 Il faut en convenir ; c'est trop faire valoir  
 Ce que l'argent sur moi lui donna de pouvoir ;  
 En exigeant le prix de ma reconnoissance.  
 Ma foi, mon cher Monsieur, votre orgueil m'en dispense ;  
 Et je vais, dieu merci, vous ôter tous les droits  
 Qui vous enhardissoient à m'imposer des loix.

### SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**A**H ! Comte, vous voici ; quelle importante affaire  
 Vous a fait disparoitre ainsi que le Notaire ?  
 De nous quitter ainsi vous avez eu grand tort :  
 Orgon. —

LE COMTE.

N'en parlons plus.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous ?

LE COMTE.

Très-fort.

Je vais le rembourser : la somme est toute prête,  
 Et ce projet d'Hymen peut sortir de sa tête.

COMEDIE:

71

LA COMTESSE.

Tout de bon !

LE COMTE.

Tout de bon.

LA COMTESSE.

Ah ! vous me ravissez.

Cet Hymen m'affligeoit plus que vous ne pensez.

LE COMTE.

Je le crois.

LA COMTESSE.

Au repos de toute la famille,

Je sentoís qu'il falloit sacrifier ma fille.

Mais que j'ai bien connu que le sang a ses droits !

Je voyois son chagrin ; j'en partageois le poids,

Et je souffrois enfin plus que je ne puis dire,

D'exercer sur son cœur un si cruel empire.

Au demeurant, Monsieur, dans ce projet nouveau,

Il n'est plus question de retraite au Château ?

LE COMTE.

Je ne fais ; pour payer cette dette importune,

Il faut en contracter une autre. A ma fortune

Cela ne change rien.

LA COMTESSE.

Mais, vous gagnez du temps ;

Vos autres créanciers ne sont pas si pressants.

LE COMTE.

Il est vrai ; mais ce temps que je gagne, m'acheve,

Et ce n'est, tout au plus, qu'obtenir une treve.

Ce mariage, avec tous ses désagréments,

M'acquittoit tout d'un coup de trois cents mille francs.

Mais nous devons penser au destin de ma fille :

Ce seroit l'immoler au bien de sa famille.

Elle doit. —

LA COMTESSE.

Obéir sans rien examiner ;

Et ce qui nous convient doit la déterminer.

Est-il juste en effet, que pour une chimere

Elle envoie en exil & son pere & sa mere ?

Non, non ; son amour propre a beau se révolter,

Le devoir en ce cas seul a droit d'ordonner.

Ainsi, n'alléguez plus une crainte frivole ;

Vous êtes engagé, tenez votre parole

LE COMTE.

Non ; tout considéré, je pense que je puis

Me défaire d'Orgon, sans quitter ce pays.

LA COMTESSE.

Je l'aimerois bien mieux.

52 *LE BIENFAIT RENDU;*

*LE COMTE.*

Allons ; c'est chose faite.

Je n'ai pas plus que vous le goût de la retraite ;  
Enfin ce mariage, est si mal assorti ! —

*LA COMTESSE.*

C'étoit prendre en effet le plus mauvais parti.

*LE COMTE.*

Pour ma fille , pour nous , je m'en faisois scrupule.

*LA COMTESSE.*

Il nous auroit couvert du plus grand ridicule :

On en tenoit déjà mille mauvais propos ,

Et —

*LE COMTE.*

Le neveu paroît , je m'en vais , en deux mots ,  
Puisqu'Orgon ne peut plus me faire violence ,  
Bannir de son esprit cette vaine espérance.

---

*SCENE III.*

*LE COMTE, LA COMTESSE, VERVILLE, LISIMON.*

*VERVILLE.*

*O*rgon m'avoit chargé de vous chercher , Monsieur ,  
Il vous attend.

*LA COMTESSE.*

Eh bien ? Voyez le grand malheur !

*VERVILLE.*

Il est fait pour cela , sans doute. Et le Notaire ?

Je ne le vois plus.

*LE COMTE.*

Non ; car pour une autre affaire ,

Qui me touche beaucoup , il s'en est retourné.

De tout ceci , mon cher , vous êtes étonné ,

Mais comme j'ai cru voir en vous un homme sage ,

Je ne vous tiendrai point en suspens davantage.

De l'hymen de ma fille , il n'est plus question ,

Et je vais de ce pas en prévenir Orgon.

Sa créance sur moi lui donnoit de l'empire ;

Je le paye , & partant il n'a plus rien à dire :

*VERVILLE.*

Il faut donc renoncer à cet espoir si doux ?

*LE COMTE, s'en allant.*

Oui ; mais j'aurai toujours de l'estime pour vous.  
Adieu.



COMEDIE.

53

LA COMTESSE, *en s'en allant*,  
De nos bontés le Comte vous assure.

VERVILLE.

J'en connois tout le prix, Madame, je vous jure.

---

SCENE IV.

VERVILLE, LISIMON.

LISIMON.

**D**ieu, quelle ingratitude & quelle vanité !

VERVILLE.

Vous ne m'étonnez point d'en paroître irrité.  
L'homme vrai, généreux, à ses amis fidele  
Croit les autres formés sur son heureux modèle,  
Et trompé par ses mœurs, ne s'accoutume pas,  
Malgré l'expérience, à trouver des ingrats.  
Mais bannissons, Monsieur, une idée importune ;  
Oui ; je dois imputer à ma bonne fortune  
Cet excès de fierté qui, dégageant leur foi,  
Me laisse libre enfin de disposer de moi.  
Maintenant achevez le bonheur de ma vie ;  
Vous le pouvez.

LISIMON.

Comment !

VERVILLE.

Accordez-moi Julie.

Tout m'entraîne vers elle, & le plus doux penchant  
Vient s'unir aux devoirs d'un cœur reconnoissant.

LISIMON.

Quoi, Monsieur !

VERVILLE.

Je conçois qu'une main rejetée  
Doit à peine espérer d'être ailleurs acceptée ;  
Et que l'offre d'un cœur en butte à des mépris  
Pour votre aimable fille est d'un bien foible prix.  
Mais —

LISIMON.

Non ; je n'aurois point une telle foiblesse.  
Vous m'avez vu blâmer le Comte & la Comtesse ;  
Des injustes écarts d'une aveugle hauteur :  
L'offensé ne doit point rougir ; c'est l'offenseur.  
Leur refus n'a donc rien qui puisse ici vous nuire.

## LE BIENFAIT RENDU,

VERVILLE.

Eh bien ; assurez donc le bonheur où j'aspire.  
Oui ; si vous acceptez l'offre que je vous fais ,  
Mes desirs pour toujours vont être satisfaits.  
Mais je vous dois d'abord un exposé sincere ,  
De l'état de mes biens.

LISIMON.

Il n'est pas nécessaire.

Je fais. —

VERVILLE.

Vous vous trompez peut-être à cet égard.

LISIMON.

Ce n'est pas-là le point qui me touche.

VERVILLE.

Un hazard

M'enleve pour un temps la moitié de la somme ,  
Que , sans vous. —

LISIMON.

Eh , Monsieur ! Vous êtes honnête homme ;

Et je ne puis penser qu'un desir imprudent  
Vous cachât les malheurs d'un état indigent :  
Ainsi , quand vous offrez d'unir vos destinées  
Sans doute vous pouvez les rendre fortunées ;  
Cela me suffiroit ; & le plus ou le moins  
Est égal dès qu'on est au dessus des besoins.  
Mais cet hymen auroit trop l'air d'une vengeance :  
On me croiroit , Monsieur , de moitié dans l'offense.  
Différons , je vous prie ; & si dans quelque temps  
Vous conservez encor les mêmes sentiments ,  
Je vous accorderai volontiers mon suffrage ,  
Et —

---

## SCENE V.

ORGON, LISIMON, VERVILLE.

ORGON.

**V**ous avez appris à quel point l'on m'outrage ;  
Et que pour achever de me faire enrager ,  
On m'ôte les moyens même de me venger.  
Ce malheur au surplus n'est pas irréparable ;  
Et j'ai pour toi , Verville , une idée admirable.  
Dont l'exécution , en nous faisant honneur ,  
Me comblera de joye & fera ton bonheur.

V E R V I L L E.

Pour assurer , Monsieur , le bonheur de ma vie ,  
Il n'est plus qu'un moyen ; c'est d'obtenir Julie.

O R G O N.

Julie ! Oh , par ma foi , tu m'as donc deviné ?  
Après tout , je n'en fais nullement étonné :  
Elle est charmante ; & sans le poids de ma vieillesse ;  
J'en ferois bien plutôt ma femme que ma nièce.  
Juge d'après cela si j'approuve ton choix.

V E R V I L L E.

Quel bonheur !

O R G O N

Lisimon nous donne-t-il sa voix.

L I S I M O N.

De bon cœur , mais j'aurois une délicatesse.

O R G O N.

Craindriez-vous aussi de faire une bassesse ?

L I S I M O N.

Non , Monsieur , & jamais je ne donne ce nom  
Qu'à ce qui nous dégrade aux yeux de la raison.

O R G O N.

Eh bien donc , si pour nous vous avez quelque estime ;  
Il n'est , pour balancer , nul motif légitime.

L I S I M O N.

Dans ce moment , Monsieur , ce seroit insulter  
Aux parents d'Angélique ; & je dois respecter  
L'amitié qu'ils ont fait paroître pour Julie.

O R G O N.

Oh ! de les ménager , moi , je n'ai nulle envie.  
Je venois marier Verville , & je prétends  
Consommer dans ce jour tous mes arrangemens.  
Ehchanté de prouver à la chere famille ,  
Qu'avec plaisir on fait se passer de leur fille.

## S C E N E V I.

LISIMON , JULIE , ORGON , VERVILLE.

O R G O N.

**V** Oici la vôtre ; allons , mon adorable enfant ,  
Venez & répondez à notre empressement.  
Il n'est plus question , dieu merci , d'Angélique ;  
Mais n' imaginez pas qu'un refus qui nous pique ,  
Ait , seul de mon neveu tourné vers vous les vœux ;

56 *LE BIENFAIT RENDU ;*

Car sans en dire mot , il étoit amoureux.  
Et pour moi , je ne fais où j'avois la cervelle ,  
De vouloir l'embâter de cette péronnelle ,  
Quand j'en pouvois si bien faire comparaison  
Avec tant de vertus , d'attraits & de raison.

*V E R V I L L E , à Julie.*

Vous ne répondez rien ! Que faut-il que je pense ?  
Me sera-t-il permis d'expliquer ce silence ,  
Julie ? Et , si Monsieur consent à mon bonheur ,  
Pourrez-vous ? —

*L I S I M O N.*

Ah ! de grace , épargnez sa pudeur.

Verville , en ce moment , pour vous tout s'intéresse ;  
La générosité , l'estime , la tendresse  
Vont couronner des vœux vainement combattus :  
Tôt ou tard , il faut bien que tout cede aux vertus.

*O R G O N.*

Verville , es-tu content ?

*V E R V I L L E.*

On ne peut davantage ;

Si je puis voir ici confirmer ce suffrage.

*O R G O N.*

Eh bien , ma belle nièce , à cet arrangement ,  
Donnez-vous volontiers votre consentement ?

*J U L I E.*

J'obéis ; mais , Monsieur , jamais l'obéissance  
N'a trouvé dans mon cœur si peu de résistance.

*V E R V I L L E.*

Grands Dieux ! à mon bonheur rien ne s'oppose plus.

*O R G O N.*

Ah ! J'apperçois le Comte & mes cent mille écus.

---

*S C E N E V I I.*

*LE COMTE, LISIMON, JULIE, ORGON, VERVILLE.*

*L E C O M T E.*

**E**Nfin je viens finir notre petite affaire ,  
Et j'apporte avec moi de quoi vous satisfaire.  
Personne n'est ici de trop ; de mes billets  
Voici précisément la valeur en effets.

*O R G O N , prenant les effets.*

C'est le plus grand effet de ma bonne fortune :  
Elle a su m'épargner deux sottises pour une ;

*Pelle*

Peste ! de tels billets valent bien de l'argent.  
Voici les vôtres. — Mais ; — attendez un moment :  
De qui donc tenez-vous ceux-ci !

L E C O M T E.

C'est mon affaires

O R G O N.

Non , l'éclaircissement me devient nécessaire.

*à Verville*

Quand vous êtes venu de Bordeaux à Paris  
Vous aviez ces effets.

V E R V I L L E.

Oui , Monsieur , mais depuis ;  
J'en avois disposé dans une circonstance --

O R G O N.

Fort bien ; je suis instruit.

V E R V I L L E.

Selon toute apparence ;

Ces billets ont depuis passé de main en main.

O R G O N.

Non , non ; je soupçonnois & me voilà certain.

Par ma foi , l'on me prend ici pour une bête.

Ah ! mon très-cher neveu , vous aviez dans la tête  
De prêter à Monsieur , pour qu'il me remboursât ;  
Et pour que de nous deux ensuite il se moquât.

L E C O M T E.

Mais ce n'est pas Verville. Ah ! j'en mourrois de honte ;

V E R V I L L E.

Mon oncle , ces billets sont à Monsieur le Comte.

O R G O N , *les mettant dans sa poche.*

Sans scrupule pourtant je garde les en-jeu.

V E R V I L L E.

Mais vous n'y pensez pas.

O R G O N.

Taisez vous , mon neveu ;

L E C O M T E.

Expliquons-nous , Orgon , votre humeur pétulante

Vous fait ici commettre une erreur offensante.

Verville n'est pour rien dans cet arrangement :

Cependant , j'en conviens , j'emprunte cet argent ;

Et l'on ne tairoit point celui qui me le prête ,

S'il n'en vouloit pas faire une chose secrète ,

Et s'il n'eût imposé cette condition ,

Que de son nom jamais il ne fût mention.

Il a ses sûretés , & pardevant Notaire ,

Nous avons contracté dans la forme ordinaire :

Rendez donc au plutôt ces billets ou le miens ;

Sinon , il faudra bien recourir aux moyens --

O R G O N.

Oh ! je vous en défie , & je fais la gageure.  
Que cette histoire n'est qu'une fausseté pure :  
De Monsieur mon neveu je vois trop l'embarras.

L E C O M T E.

Vous augmentez l'outrage & ne m'en croyez pas ;  
Eh bien ; Il faudra donc qu'on rompe le silence ,  
Et le Notaire ici fort à propos s'avance.

## S C E N E V I I I &amp; derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ET LE NOTAIRE.

L E C O M T E.

Nous avons beau vouloir garder l'incognito :  
Démêlez , s'il vous plaît , ce tâcheux quiproquo.  
Monsieur , votre secret à des soupçons m'expose ,  
Parlez.

L E N O T A I R E , *montrant Verville.*  
Monsieur pourroit vous expliquer la chose.

V E R V I L L E , *à Orgon.*

Il est vrai ; j'ai voulu , sans qu'en me soupçonnât ,  
Qu'un artifice heureux enfin vous détrompat.

O R G O N.

Je t'approuve ; tu m'as tiré de mon ivresse :  
Mais s'il a contracté rendons-lui sa promesse.

L E C O M T E.

Quel coup inopiné ; grands Dieux ! je suis perdu.

O R G O N.

Eh comment pour un rien vous voilà confondu !  
Un homme comme vous a plus d'une ressource ;  
Voyez , retournez-vous ; cherchez quelqu'autre bourse.  
Au surplus , notre hymen est ailleurs arrangé ;  
Comme vous nous avez donné notre congé ,  
Il a fallu dresser une autre batterie ;  
Et Verville demain contracte avec Julie.

J U L I E.

J'ose y mettre , Monsieur , une condition ,  
Je ne soutiendrois point la juste affliction  
De voir la même main qui me rendroit heureuse ,  
Poursuivre une vengeance à mon cœur odieuse.

O R G O N.

Oh ! Je suis trop piqué des affronts qu'on m'a faits ,  
Pour —

J U L I E.

Oublions l'offense & prions les bienfaits.  
 Ceux dont votre courroux veut faire les victimes,  
 Sur ma reconnoissance ont des droits légitimes.  
 Déjà, depuis long temps, le sort trop rigoureux  
 Est adouci par moi par leurs soins généreux.  
 De ce moment heureux souffrez que je profite;  
 Qu'envers eux, s'il se peut, mon amitié s'acquitte.  
 De Verville daignez confirmer le projet,  
 Qu'il acquiere vos droits, & que —

O R G O N.

Le beau secret!

Est-ce là me payer ma dette? & ma fortune  
 Avec lui, mon enfant, n'est-elle pas commune?  
 Non, sans tous ces détours qui ne servent à rien,  
 Qu'il soit son débiteur on demeure le mien,  
 (Ce qui pour tous les deux est chose fort égale)  
 Je veux —

V E R V I L L E.

Accordez-lui du moins quelque intervalle.

O R G O N.

Pourquoi? mais je n'ai pas demandé des délais.  
 Quand ses pressants besoins réclamoient mes bienfaits.  
 Laissez-moi; des ingrats je connois le langage,  
 Et ne veux plus risquer quelque nouvel outrage:  
 Mon cœur ne connoit plus —

J U L I E.

Vous allez me ravir

Le précieux espoir de vous appartenir.  
 Ce bonheur est pour moi d'un prix ineffimable:  
 Mais, Monsieur, sur ce point je suis inébranlable.  
 Et renonce à l'hymen plutôt que de vous voir,  
 Dans cette maison-ci, porter le désespoir.  
 Au moins, si rien ne peut vous fléchir pour le Comte,  
 Je n'aurai qu'à gémir, & n'aurai pas la honte  
 De m'allier à ceux qui de mes bienfaiteurs  
 Ne feroient désormais que les persécuteurs.

V E R V I L L E.

Si ma félicité, mon oncle, vous est chère,  
 Ne vous refusez pas de grace à sa priere.  
 Quoi! je perdrais Julie! Ah le souverain bien  
 Est d'obtenir un cœur formé comme le sien.

O R G O N.

J'en conviens, & je sens un plaisir incroyable  
 A trouver que Julie à tout est préférable.  
 Cher enfant, la vertu que ta bouche embellit;  
 Sous l'admiration étouffe mon dépit.

Hij

Embrasse-moi ; mais vous, son respectable pere  
 Quel don nous faites vous qu'une fille si chere !  
*( à Verville. )*

Fais ce que tu voudras ; je te rends tes effets ;  
 De Monsieur Bruyancourt prends aussi les billets ;  
 Tu peux en disposer ; je te les abandonne ,  
 Et renonce à la dette , ainsi qu'à la personne.

V E R V I L L E .

Ah, vous mettez, Monsieur, le comble à mon bonheur !  
 D'un trésor de vertus je deviens possesseur.

*( Au Notaire. )*

Je n'ai plus de raisons de garder le silence ,  
 Refaites en mon nom ce titre de créance ;  
 Mais sans terme fixé pour le remboursement.

L E C O M T E *après un silence.*

Non : vous m'avez tiré de mon aveuglement.  
 Je mérite l'affront sans mériter la grace.

*( Au Notaire. )*

Monsieur, de tous mes biens que la vente se fasse.  
 Dussai-je de leur prix sacrifier moitié ,  
 J'y consens, si d'Orgon j'entretiens l'amitié.  
 Oui ; son plus grand bienfait envers moi , c'est peut-être ;  
 De m'avoir en ce jour appris à me connoître ,  
 D'avoir fait naître en moi le desir d'effacer ,  
 Ce qui dans ma conduite avoit dû l'offenser.  
 L'honneur reprend ses droits ; l'orgueil de ma naissance  
 Vient s'allier enfin à la reconnaissance ;  
 Et mon cœur éclairé me prescrit une loi ,  
 Digne de mes amis , de mon rang & de moi.

V E R V I L L E .

Je n'accepterai point. —

L E C O M T E .

Vous prendriez Verville ,  
 Pour m'en dissuader une peine inutile.  
 Je veux payer Orgon. Non que de ses bienfaits  
 Le souvenir me pese & s'efface jamais :  
 Je vous jure à tous deux l'amitié la plus tendre ;  
 Julie est notre enfant & vous serez mon gendre.  
 Dans ces liens charmants , je vois votre bonheur ,  
 Et je le sens passer jusqu'au fonds de mon cœur.  
 Orgon , embrassez-moi ; qu'un retour favorable ,  
 Rende notre amitié plus pure & plus durable ,  
 Et que de vos vertus l'exemple triomphant —

O R G O N .

Laissez-moi respirer, je vous prie, un moment.  
 Ce changement m'étouffe & je ne sais que dire.  
 Ah ! si c'est là l'orgueil que la noblesse inspire ,



Par combien de respects aurai-je à réparer  
 Tout ce que le dépit m'avoit fait préférer ?  
 Oubliez, —

## L E C O M T E.

C'est à vous d'oublier tant d'offenses.  
 Allons ne parlons plus que de réjouissances :  
 Unissons ces deux cœurs l'un pour l'autre formés ;  
 Je prétends voir chez moi leurs serments confirmés ;  
 C'est le sceau de ma grace ; il faut que je l'obtienne,  
 Et leur félicité commencera la mienne.

## O R G O N.

Soit ; mais d'un vain espoir vous vous êtes flatté.  
 Si vous comptez me vaincre en générosité.

## F I N.

**J**' Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le  
*Négociant ou le Bienfait rendu*, Comédie, & je crois qu'on  
 peut en permettre l'impression. A Paris ce 10 Mai 1773.  
 M A R I N.







PQ  
1972  
D18B5

Dampierre de La Salle  
Le bienfait rendu

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

